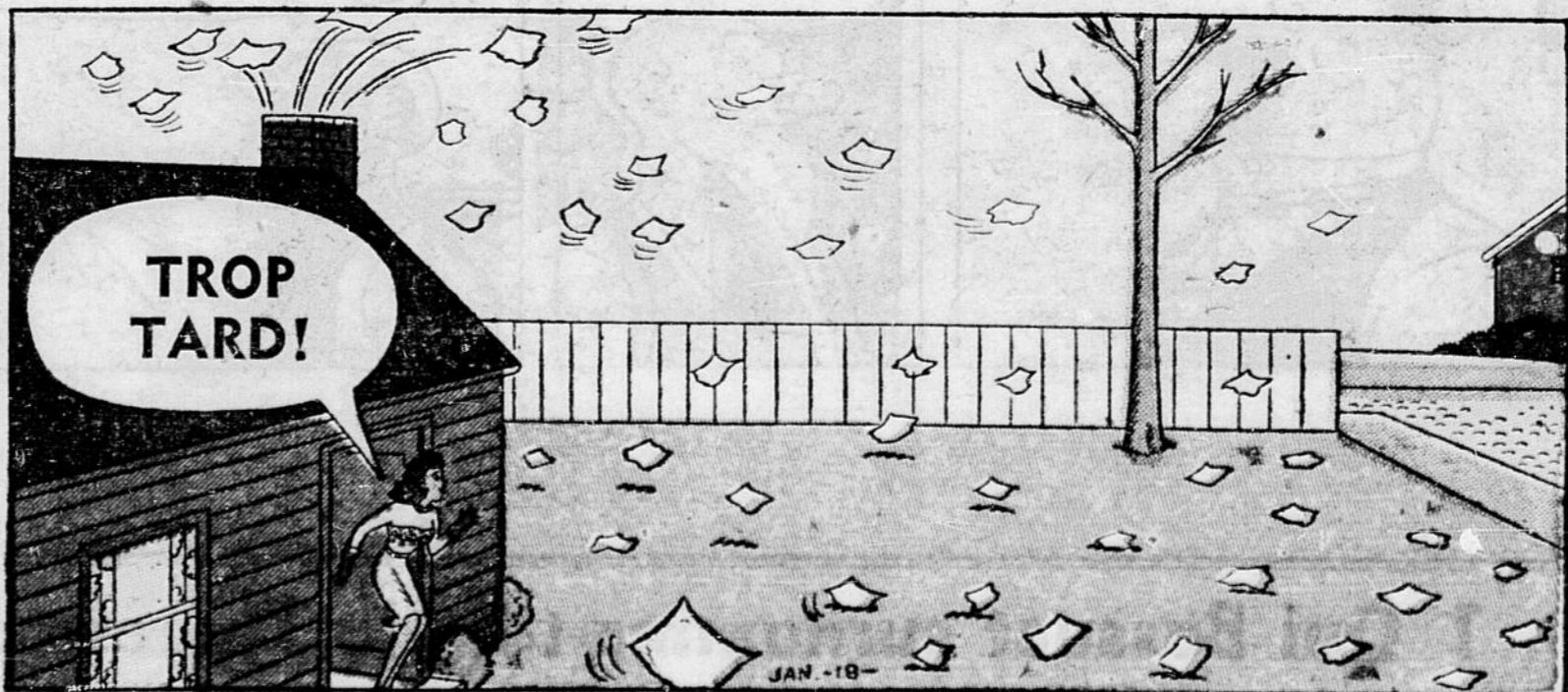


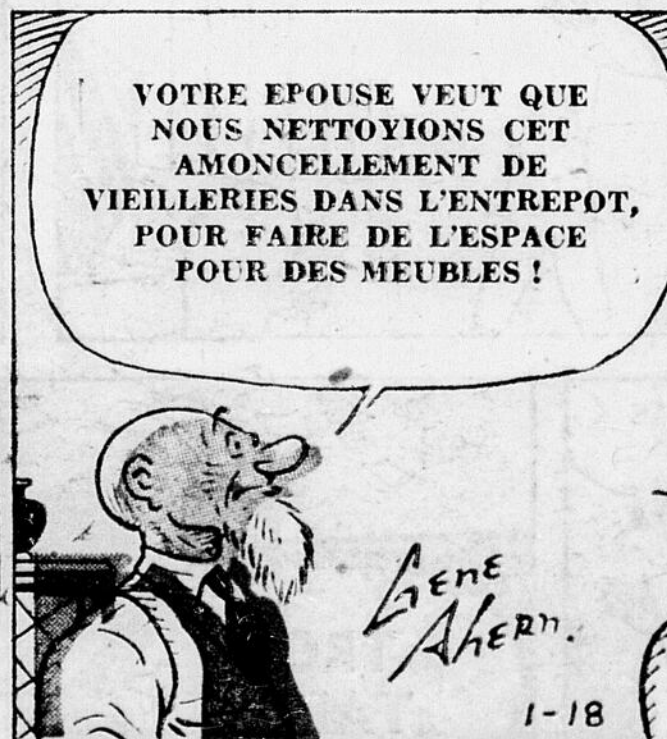
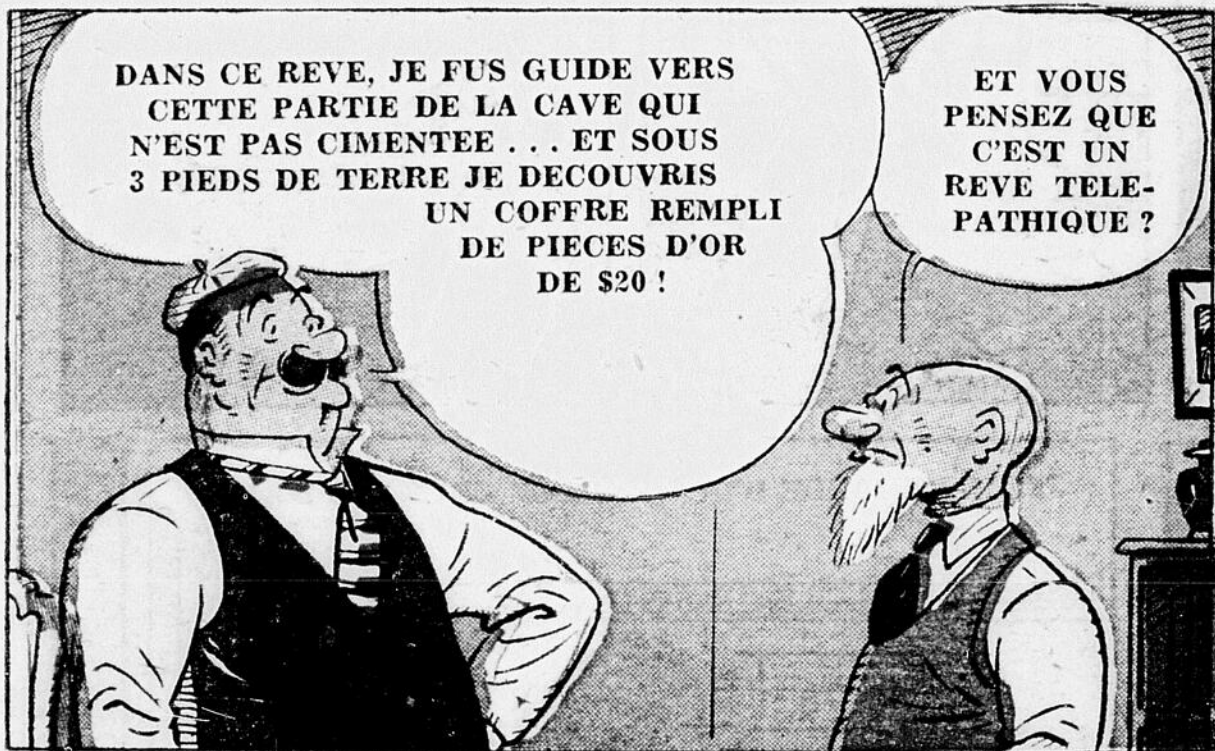
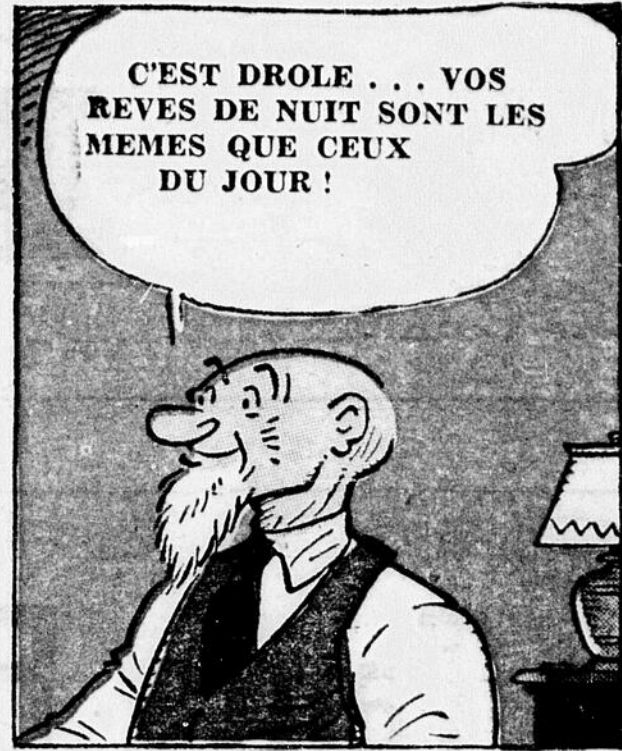
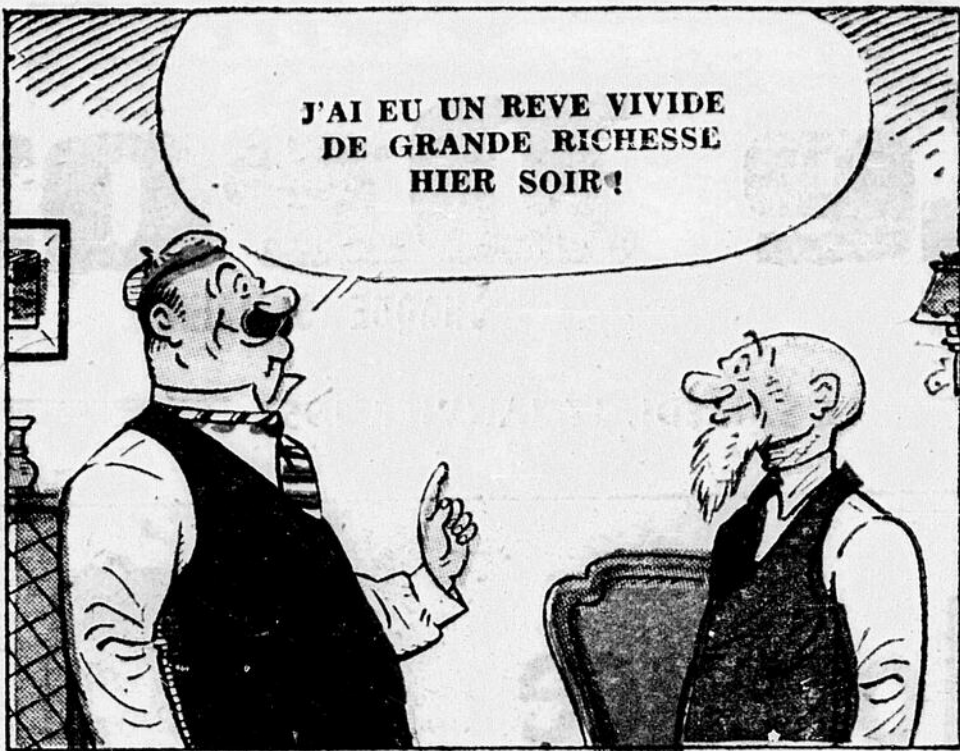
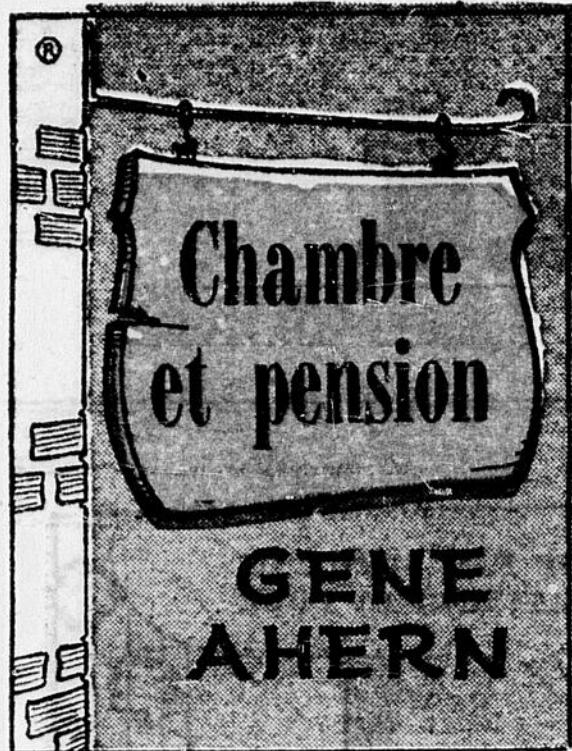
8 PAGES DE COMIQUES dans

Le Droit

CHAQUE SEMAINE

LE SAMEDI, 17 JANVIER 1953

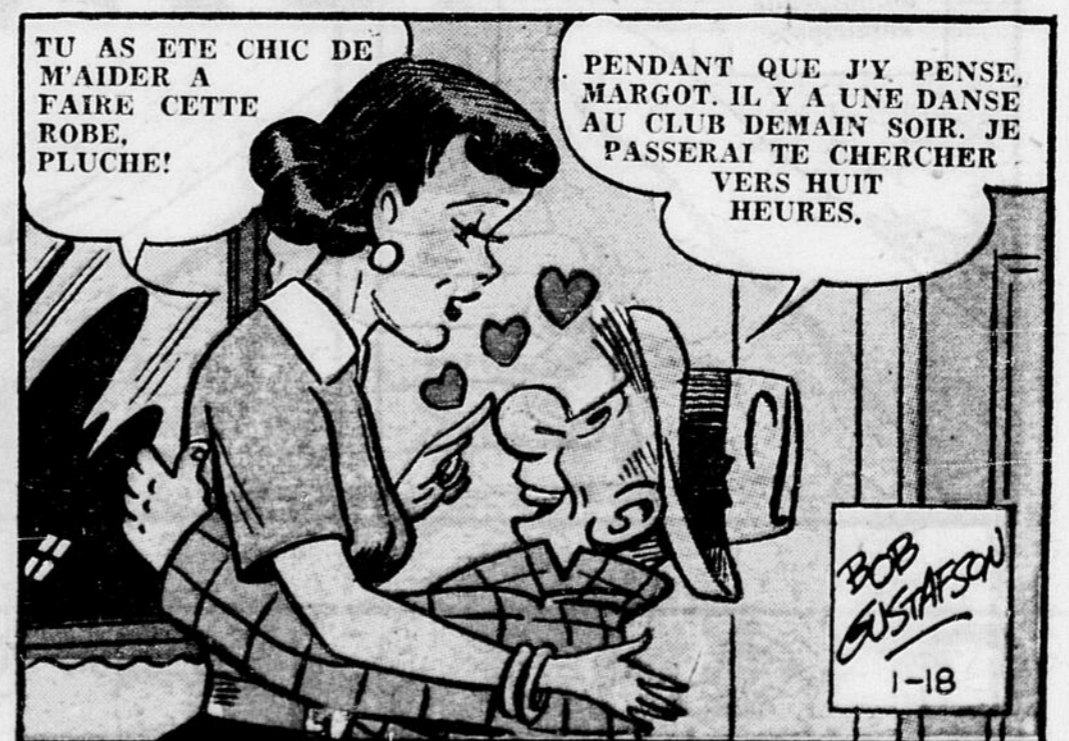
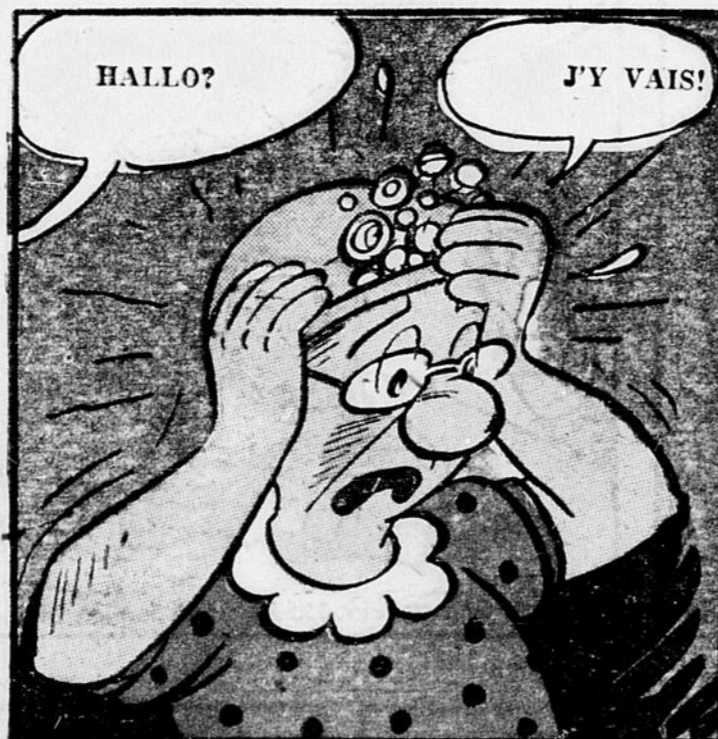




1 Qui Bossuet surnomma-t-il "la Thérèse d'Amérique"?

**MARGOT
TRAVAILLE
TROP**

**BOB
GUSTAFSON**

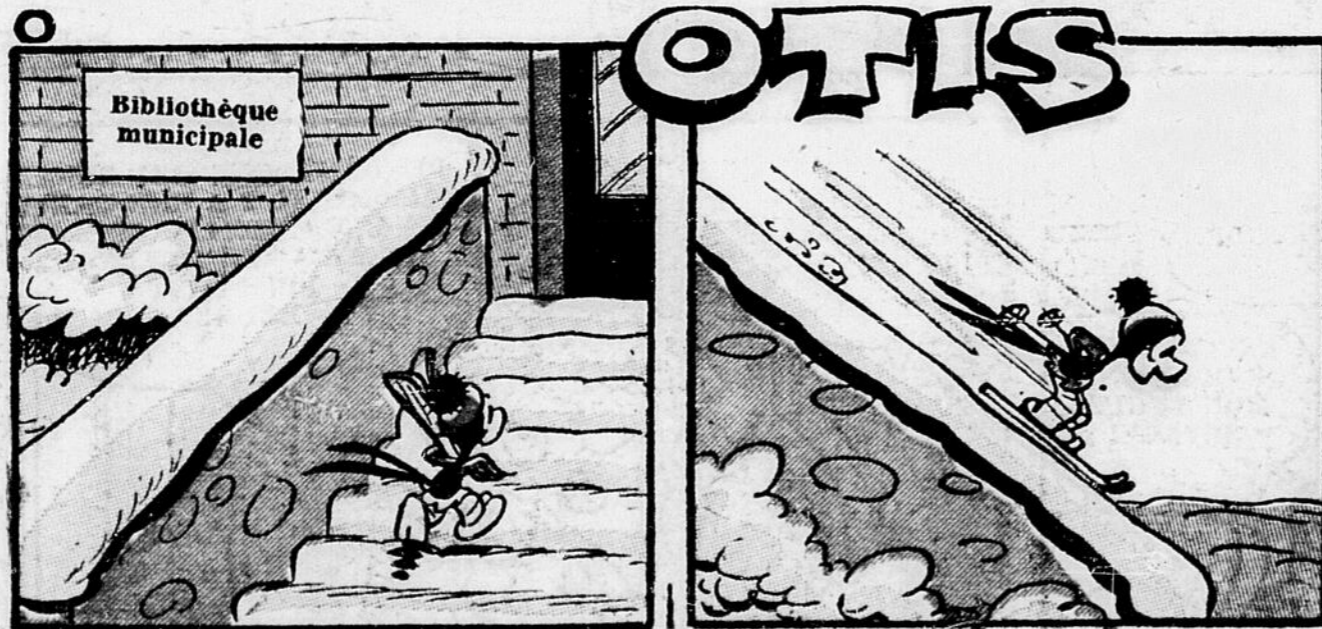
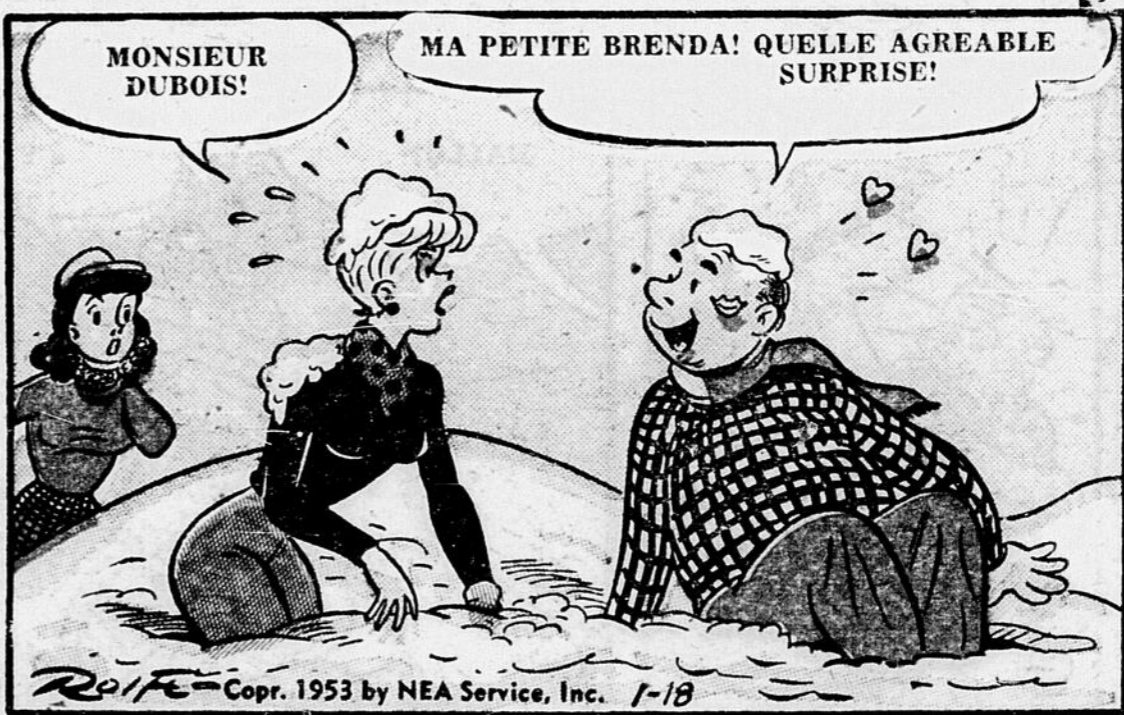
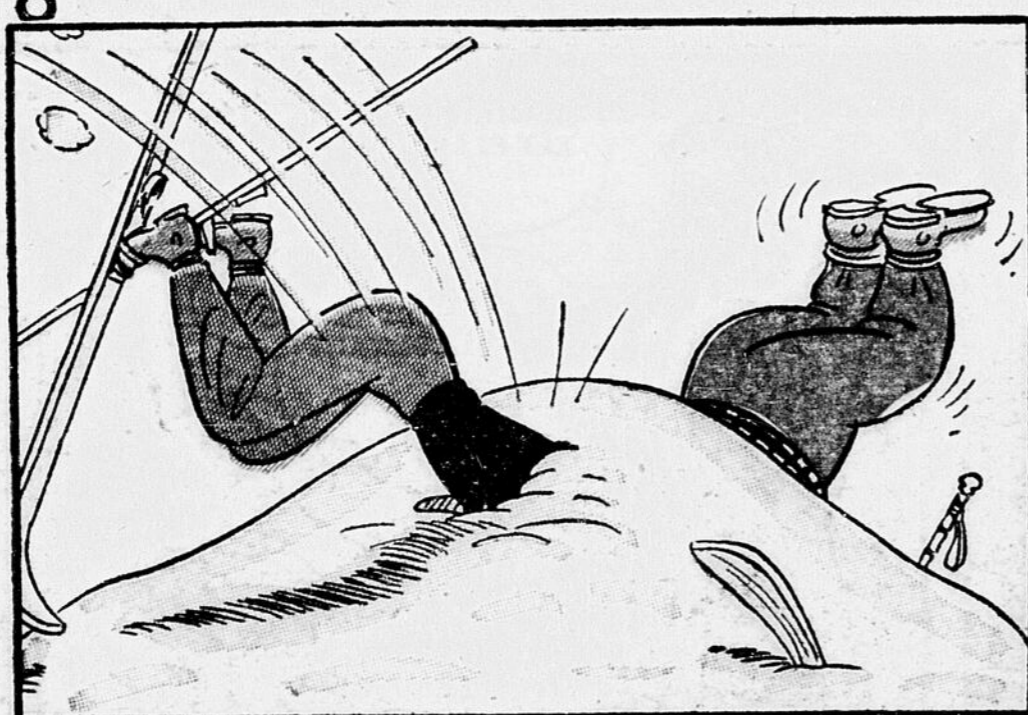
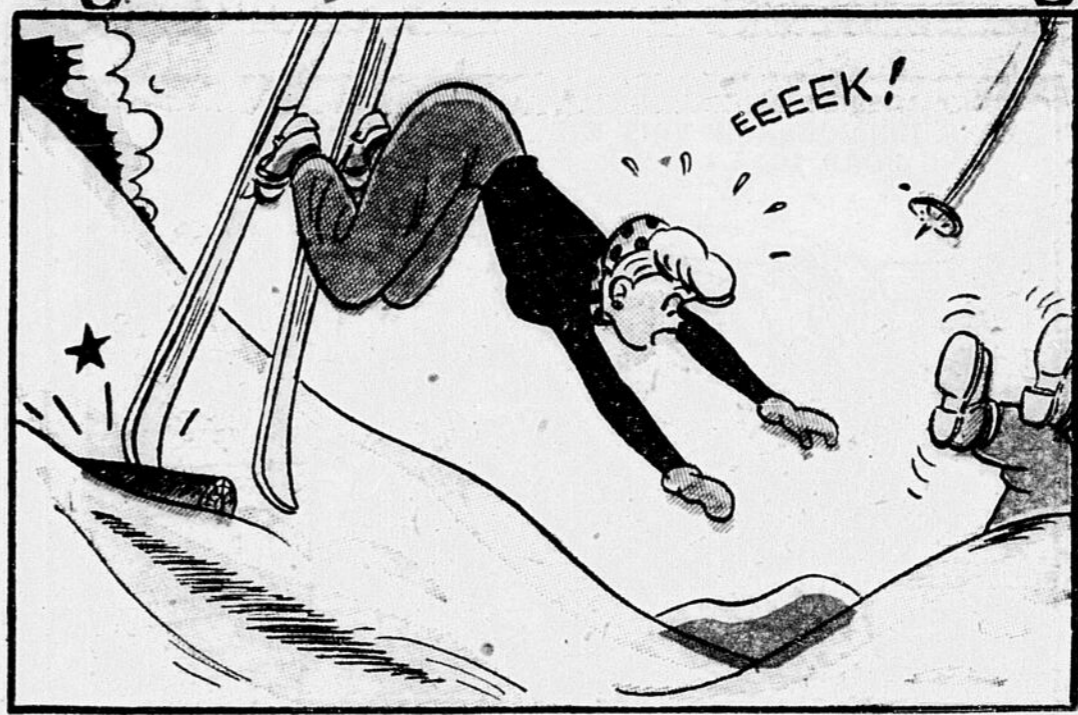
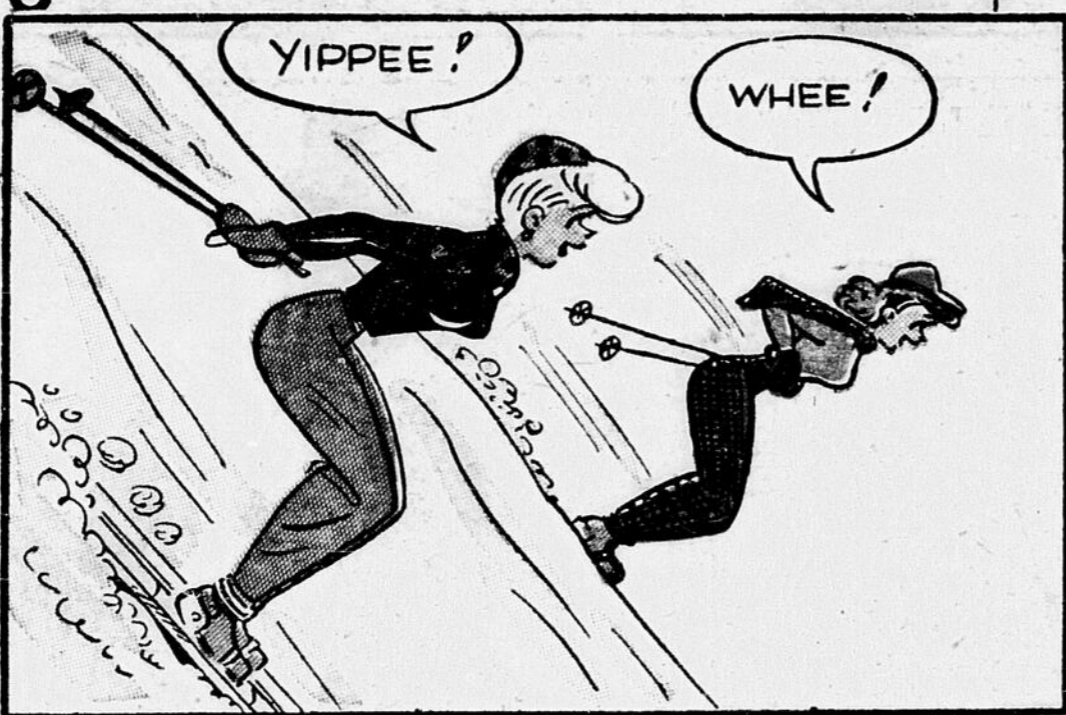



COPYR. 1958, KING FEATURES SYNDICATE, Inc. WORLD RIGHTS RESERVED.

2 Quels furent les premiers défenseurs de nos droits?

II II

(Voir la réponse en page 7)

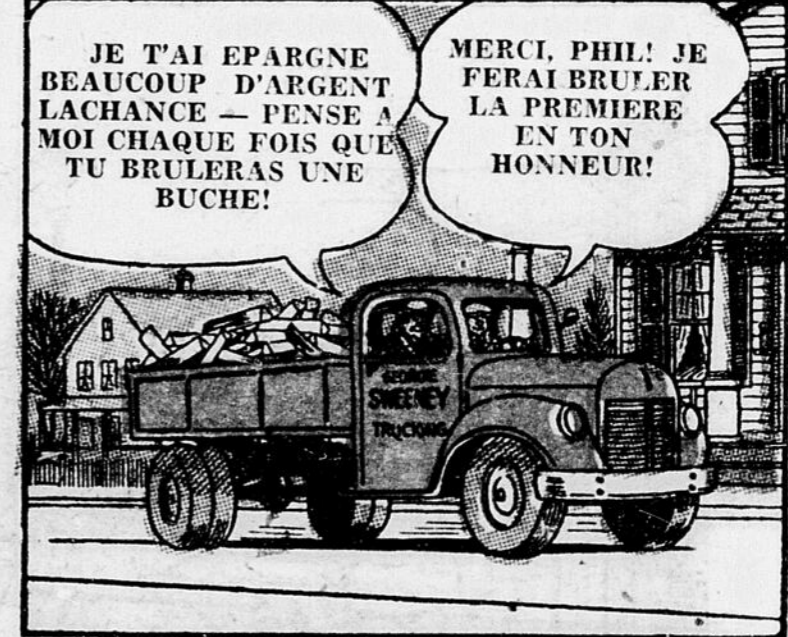
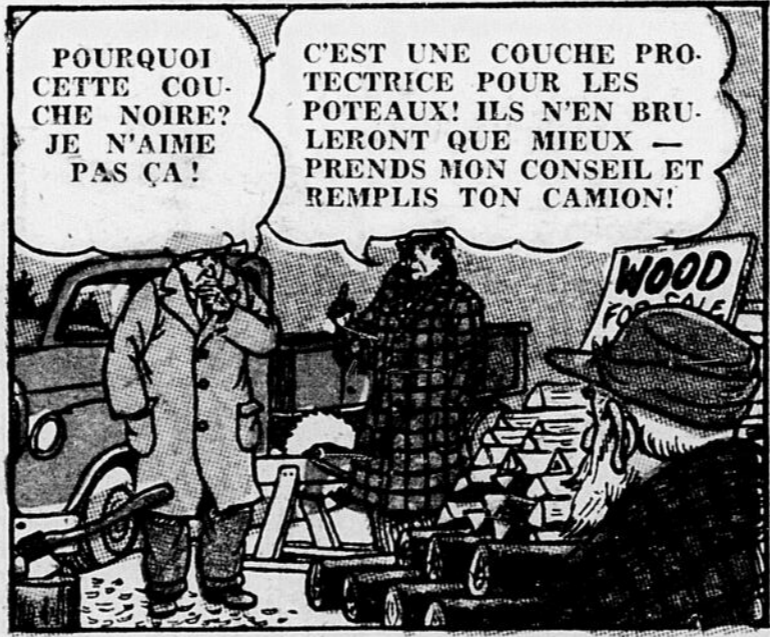


3 Qui fonda le journal "le Canadien"?

(Voir la réponse en page 7)

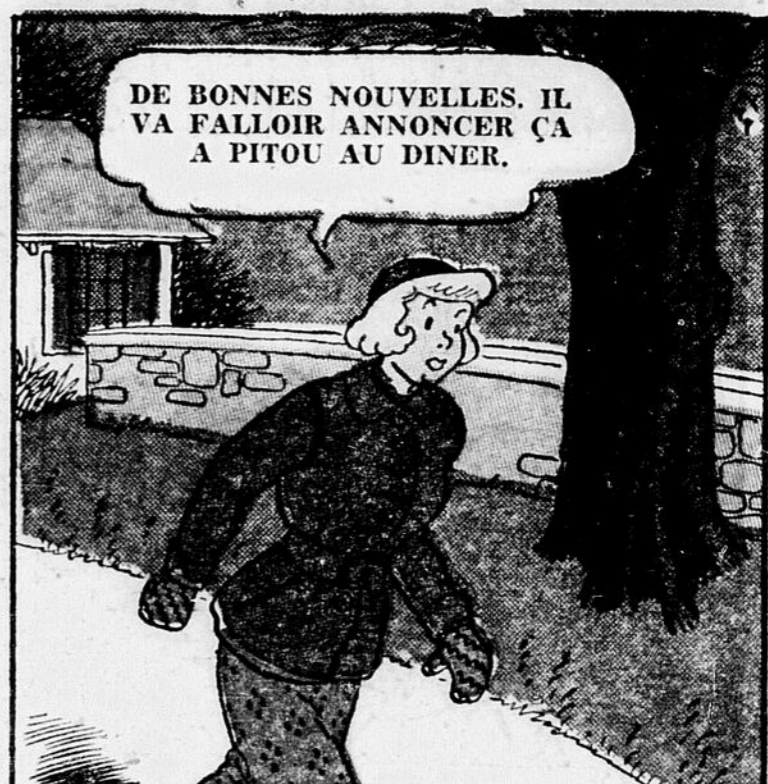
MICKEY FINN

LANK LEONARD



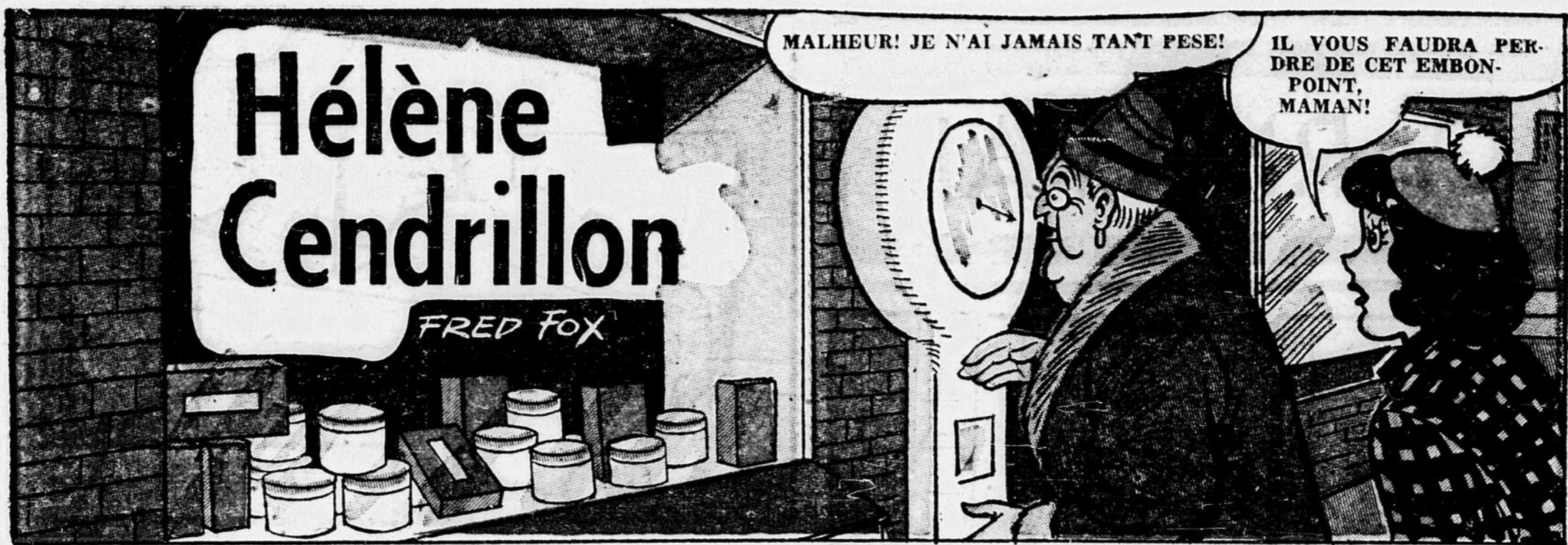
4 Qui était Etienne Parent?

(Voir la réponse en page 7)



5 Qu'a publié Michel Bibaud ?

(Voir la réponse en page 7)



MALHEUR! JE N'AI JAMAIS TANT PESE!

IL VOUS FAUDRA PERDRE DE CET EMBON-POINT, MAMAN!



JE VEUX SUIVRE VOTRE COURS DE CULTURE PHYSIQUE! MAIS EN QUOI CONSISTENT CES TRAITEMENTS?

JE VAIS VOUS MONTRER, MME CENDRILLON!



VOICI D'ABORD LE CABINET A VAPEUR QUI ASSOULPIRA VOTRE CORPS!



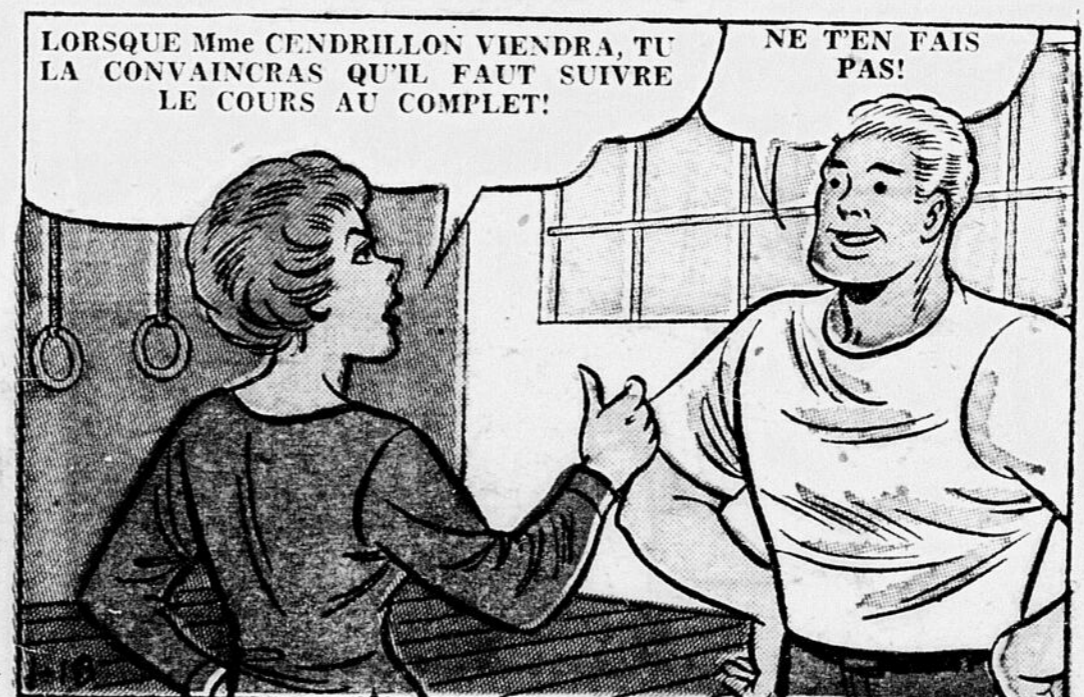
LA MACHINE A RAMER DEVELOPPERA VOS MUSCLES!

BIEN! MAIS ME FAUDRA-T-IL PORTER UN DE CES COSTUMES ABREGES?



MAIS NON! PORTEZ CES BOUFFANTES! ELLES SONT TRES AMPLES ET VOUS DONNERONT AISANCE DE MOUVEMENTS!

BIEN!



LORSQUE MME CENDRILLON VIENDRA, TU LA CONVAINCRAS QU'IL FAUT SUIVRE LE COURS AU COMPLET!

NE T'EN FAIS PAS!



Mme CENDRILLON, JE CONSTATE QU'IL Y A UN IMMENSE TRAVAIL A FAIRE!

JE CROIS AVOIR QUELQUES LIVRES A PERDRE!



IL ME FAUDRAIT PERDRE QUELQUES LIVRES AVANT DE DEVENIR JOCKEY, N'EST-CE PAS? HA! HA!

IL VOUS FAUDRAIT PERDRE PLUSIEURS LIVRES POUR FAIRE UN CHEVAL!



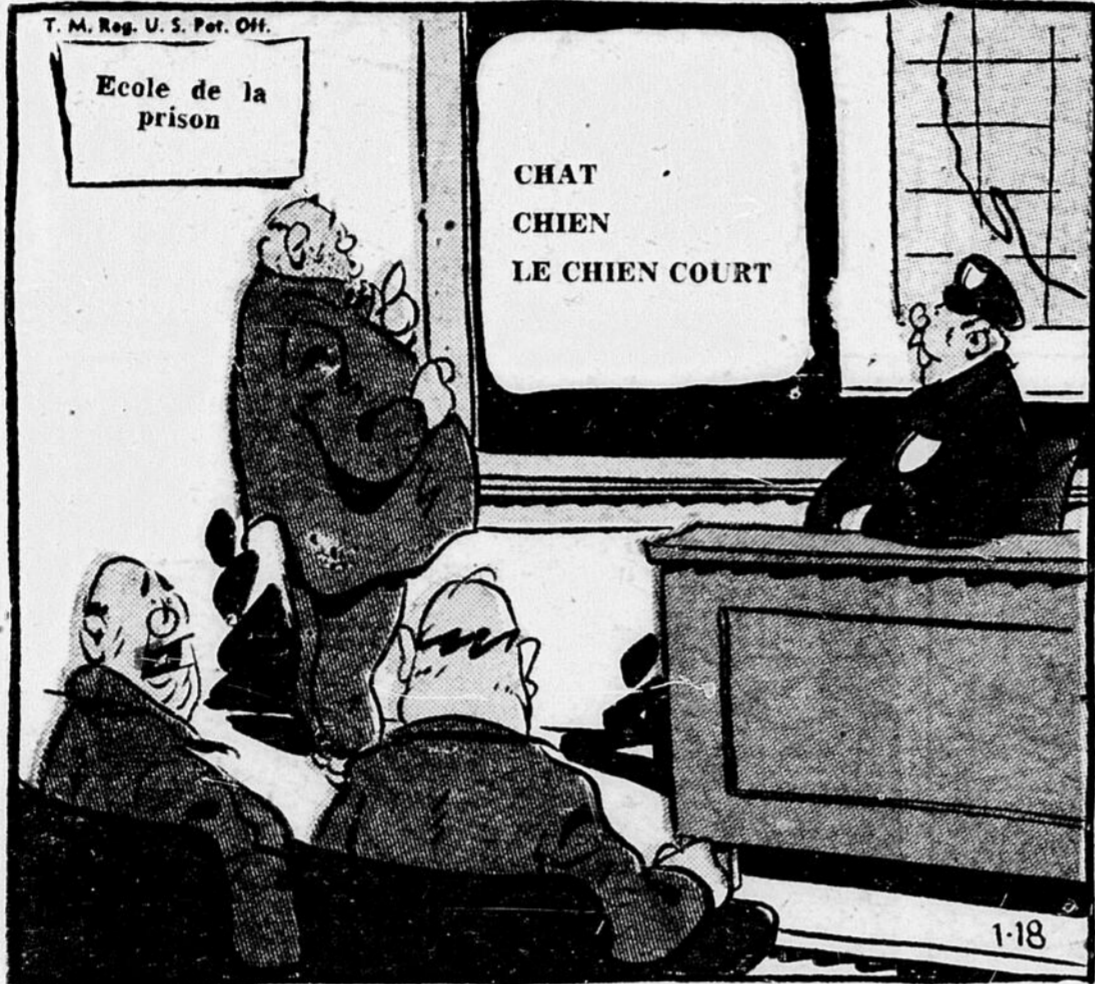
QUEST-IL ARRIVE?

J'AI ETE RUE PAR UN CHEVAL!

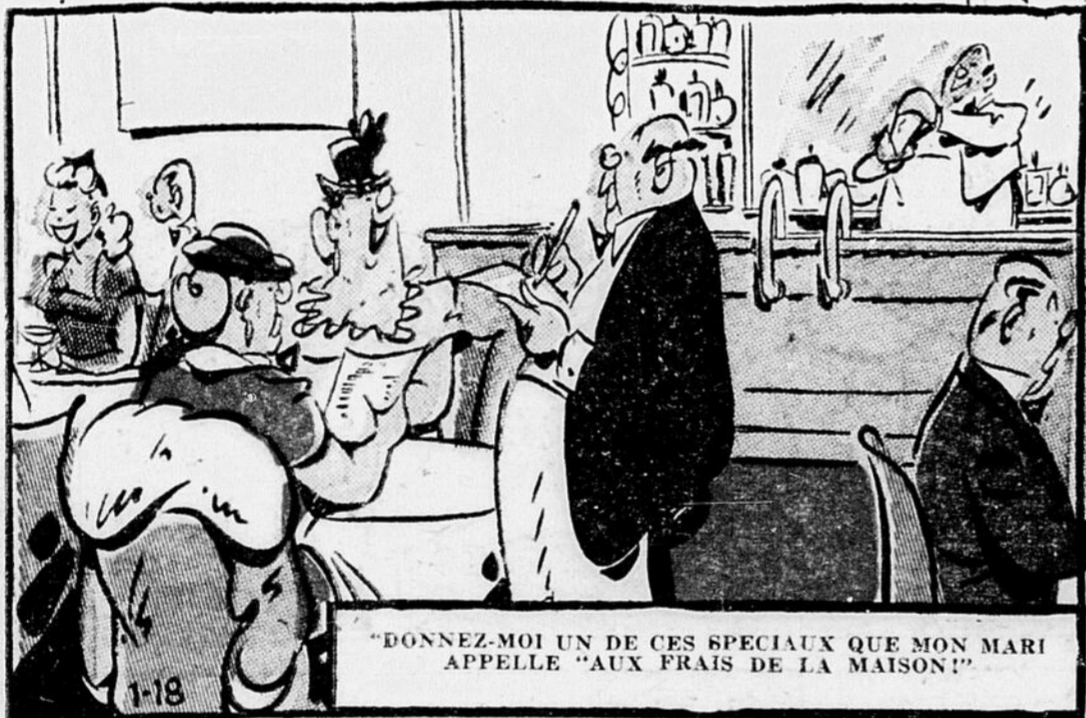
Réponses aux questions apparaissant au bas de chaque page

- 1.—Mère Marie-de-l'Incarnation.
- 2.—Bédard, Panet, Papineau.
- 3.—Pierre Bédard, en 1806.
- 4.—Un journaliste et conférencier.
- 5.—Une histoire du Canada et plusieurs revues.

CARNAVAL

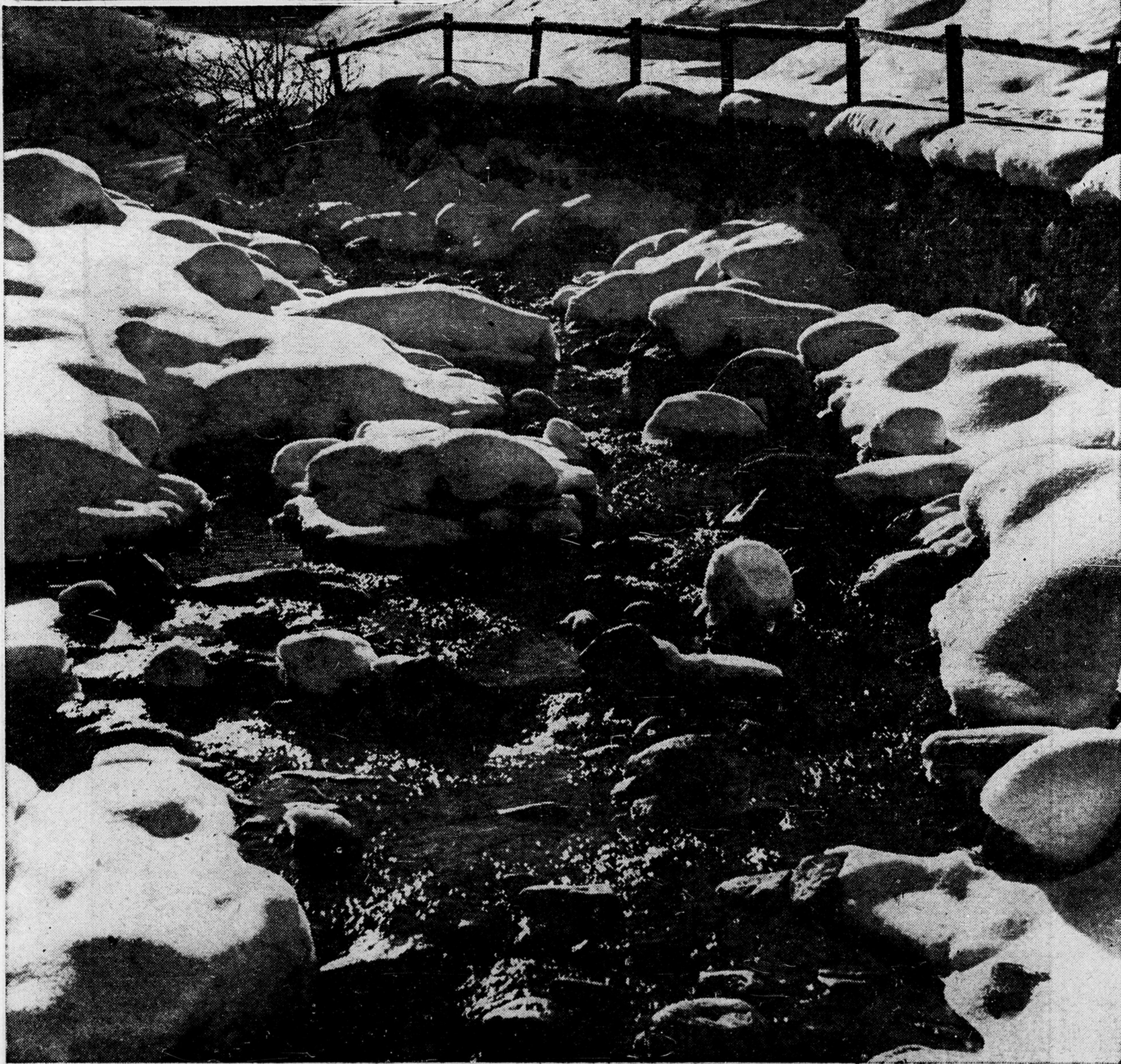


"IL VEUT APPRENDRE A LIRE A TOUT PRIX. ON L'A PINCE JUSTE A COTE D'UNE AFFICHE DEMANDANT SA CAPTURE!"



MAGAZINE Le Droit

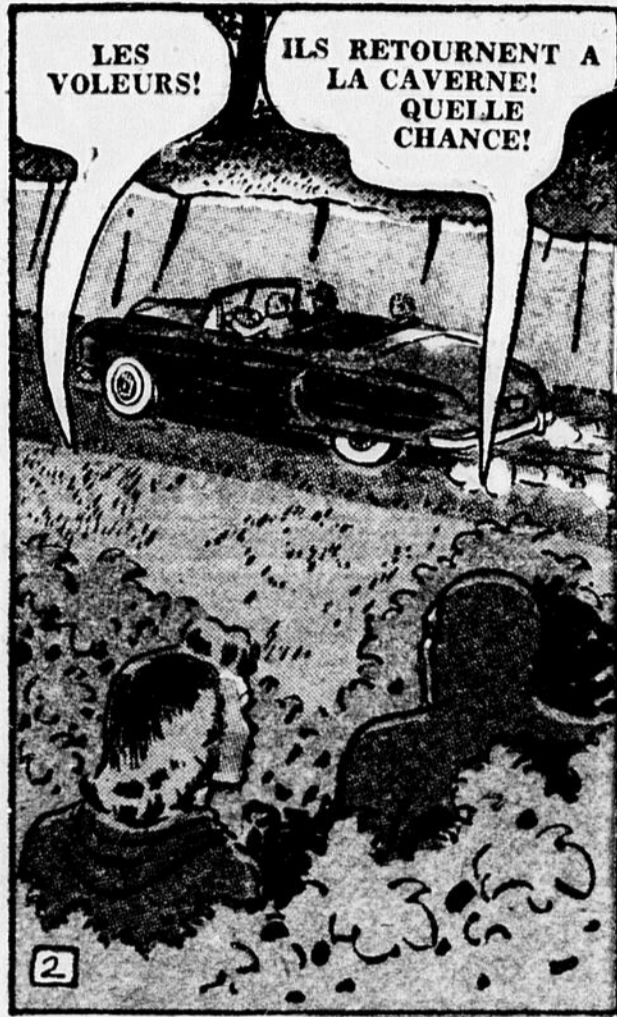
LE SAMEDI, 17 JANVIER 1953



Scène d'hiver.

(Voir page 11)

Le
FANTOME
PAR
LEE FALK
et
WILSON McCOY

GOPF. INT. KING FEATURES SYNDICATE INC. WORLD RIGHTS RESERVED.



Paoh ! — Paoh ! — Le seul titulaire canadien d'une médaille d'or aux Jeux Olympiques de 1952 a commencé à tirer à l'âge de 12 ans. Deux ans après, il remportait son premier championnat majeur.

Comment on devient champion

Par Herman JOHNSTON

DE la disette d'honneurs du Canada aux Jeux Olympiques de 1952, ressort l'exploit d'un jeune Canadien, exploit qui alla droit au cœur de ses compatriotes. C'est l'action d'éclat d'un jeune homme de dix-sept ans, Georges Généreux de Saskatoon, Saskatchewan. Cet enfant des Prairies, élève au High School, s'est assuré 10 des 30 points alloués à son pays pour remporter la seule médaille d'or du Canada, symbole de la suprématie olympique.

L'extraordinaire performance de Georges à Helsinki ne pouvait manquer d'attirer l'attention des chroniqueurs sportifs, avides de renseignements. Qui était ce garçon? Si l'on juge par le record, était-il une machine à tirer, un automate, un être dépourvu de système nerveux, qui, au lieu de sang, aurait eu de l'eau glacée dans les veines? Rien de tout cela. C'est tout simplement un garçon charmant, compétent, bien équilibré et bon tireur de compétition. Dans ces épreuves

épuisantes, quand, à chaque coup de fusil, s'accroît la tension, Georges convient qu'il se sent vraiment nerveux, comme tout autre concurrent.

Agé de 12 ans, lors de ses débuts au Saskatoon Gun Club, il se fit immédiatement remarquer par Jimmy Girgulis, un vétéran-étoile du tir aux pigeons. Un après-midi, dans l'atmosphère enfiévrée de l'endroit, celui-ci était en train d'initier ses fils au tir à la cible quand Georges se joignit à eux. Cette rencontre devait se révéler mémorable, car, depuis ce jour, Girgulis prit Georges sous son égide.

Georges avait d'ailleurs l'appui de ses parents le Dr et Mme A.-G. Généreux. Ceux-ci encouragèrent son goût pour le tir aux pigeons et ils s'intéressèrent avec fierté à ses progrès. Le Dr Généreux se rendit compte que Georges possédait le don rare de coordination, qualité indispensable à un champion, et il lui fournit toutes les occasions de s'exercer et d'améliorer son adresse.

Cette année, aux concours de l'A.T.A., il s'est classé bon se-

cond dans le "Junior Preliminary Handicap Championship" et a décroché le titre de "Junior Champion of Champions" de l'Amérique du Nord. A ces lauriers, il ajouta le championnat des simples de la Saskatchewan. Puis, en se rendant aux Olympiques, il s'arrêta à Oslo, en Norvège, où il se classa second dans les tournois mondiaux.

L'intérêt de Georges ne se confine pas à la cible ou au tir aux pigeons. Il aime chasser, et se fait la main en abattant canards, corneilles, gélinottes. C'est de plus un athlète complet. Joueur de hockey, lanceur de baseball émérite, il représente un actif de grande valeur pour le High School où il termine sa dernière année.

Toutes ses occupations extérieures ne le désintéressent pas de ses études; c'est un bon élève. A ceux qui le questionnèrent sur ses projets d'avenir, il répondit qu'il n'avait encore rien décidé. Puis, à la réflexion, il a ajouté: la médecine probablement.

(L'Ovale — C.I.L.)

Conseils pratiques pour votre santé

PARIS (Spécial au "Droit" — **G**L est souvent d'une importance capitale de connaître ce qu'il faut faire à un malade en attendant l'arrivée du médecin. Les soins de première urgence sont non seulement utiles, mais dans certains cas, la vie même des malades en dépend. Voici donc une série de conseils pratiques en rapport avec des situations plus ou moins dramatiques qui surviennent assez fréquemment et qui affolent l'entourage, précisément parce que l'on ignore ce qu'il faut faire pour venir en aide aux victimes.

1° En rentrant chez vous, vous sentez une forte odeur de gaz. Vous courez à la cuisine: votre bonne, dont le comportement vous inquiétait, a tenté de se suicider. Voici la conduite à tenir dans un tel cas. Ne pas allumer dans la pièce. Ouvrir rapidement les fenêtres. Il importe de bouger la malade le moins possible; cependant, on la changera de pièce pour la placer dans un endroit bien aéré. Il ne reste plus qu'à demander d'urgence le secours des pompiers et du mé-

decin, qui seuls, seront qualifiés pour donner les soins. En attendant, on pourra faire une enquête rapide; rechercher sur le sol, dans un verre, des traces de comprimés de gardénol ou de tout autre somnifère; le suicide par les méthodes associées n'étant pas rare.

2° Grand-père s'affaisse tout à coup dans son fauteuil. La tête est penchée, la bouche entr'ouverte laisse s'écouler la salive. Vous vous précipitez: il est inconscient. Que faut-il faire? On essaie d'abord de s'assurer qu'il s'agit d'une hémiplegie (paralyse d'une moitié du corps). Le malade étant étendu dans son lit, le surveiller avec grand soin et ne pas le quitter un instant. Disposer un bassin ou une épaisseur de linge, de façon qu'il ne souille pas son lit, car il perd à la fois urines et matières. Ne pas lui donner à boire s'il n'avale pas très correctement, car on l'exposerait à des accidents de déglutition.

Ne pas oublier que, malgré sa paralysie, le malade est souvent conscient; même s'il ne peut parler, il reste quelquefois très lucide. Eviter donc les paroles in-

considérées en sa présence. Enfin, en attendant l'arrivée du médecin, se borner à mettre quelques cataplasmes sinapisés à la plante des pieds. Surtout ne faire aucune tentative de soignée.

3° Votre enfant joue avec la boîte à ouvrage. Quelques épingles sorties de la boîte et l'attitude même de l'enfant vous inspirent la crainte qu'il en ait avalé une.

Il faut, tout d'abord, regarder dans sa gorge. Si l'épingle est visible, l'enlever sans attendre en s'aidant, par exemple, d'une pince à épiler. Si l'épingle n'est pas visible, si même il y a doute sur la réalité de l'absorption, ne donner à l'enfant aucun aliment. En particulier, ne pas administrer des purées épaisses ou de la mie de pain, comme on le fait parfois pour tenter d'enrober l'épingle et d'aider à son évacuation. Il faut seulement, dans les délais les plus rapides, conduire l'enfant chez un médecin qui localisera l'épingle par un examen radiologique et jugera de l'intervention à pratiquer pour la retirer.

(à suivre)

Dr J.G. L., M.D.

LA VIE DE L'ESPRIT

Hauts lieux

par
Guy Sylvestre



BARRES a écrit qu'il est des lieux où souffle l'esprit, et chacun sait qu'il est, en effet, des lieux où, par les souvenirs qu'ils évoquent, l'homme éprouve une émotion profonde. Les plaines d'Abraham chez nous sont un de ces lieux, et nous sommes conscients de ce que représentent pour toute la chrétienté occidentale la Terre Sainte, Athènes, Rome ou Paris. Mais, depuis quelques générations, des découvertes sensationnelles ont été faites en maints autres endroits du globe et des civilisations depuis longtemps disparues ont été découvertes, des ruines mises à jour, des inscriptions déchiffrées.

Un Allemand, C. W. Céram, a publié une sorte de roman de l'archéologie qui a été traduit en anglais et, récemment, en français par Yvonne Stux: **Des dieux, des tombeaux, des savants** (Plon). Ce n'est pas un ouvrage scientifique, mais une sorte de récit de seconde main résumant les recherches et les découvertes de quelques-uns des plus grands archéologues. Nous y suivons Winkelmann à Pompéi et à Herculaneum; Evans au palais de Minos; Champollion à Rosette; nous découvrons la tour de Babel avec Botta et Lavard; nous montons dans le cheval de Troie avec Schliemann, et nous découvrons avec Thompson les villes mortes de Mayas et des Aztèques sur notre propre continent. L'ouvrage est illustré et il est de lecture facile et agréable. Avec Céram, nous redécouvrons de vieilles civilisations disparues — et nous voyons revivre par l'imagination des lieux qui ont été à des âges très lointains de grands centres de civilisation. De tels voyages dans le passé sont passionnants, tant il est vrai que l'homme reste toujours curieux de ses origines et ébloui par la grandeur du passé.

C'est encore pour satisfaire ce même besoin que les éditions Albert Guillot viennent de lancer une superbe collection intitulée "les Hauts Lieux de l'Histoire" et dirigée par Albert Champdor. Cette collection comprendra de magnifiques albums de photographies mettant en valeur les plus beaux aspects de certains hauts lieux qui restent pour les hommes un irrésistible mirage. On prévoit des albums sur les ruines de Palmyre, sur Babylone, sur la vallée des Pharaons et sur les cités mayas, et le premier livre paru est consacré à l'Alhambra de Grenade et écrit par Champdor lui-même. C'est un superbe livre illustré d'aquarelles et de 128 photographies en noir et en couleurs qui nous révèle — à nous qui, hélas! n'avons pas vu l'Espagne — toute la splendeur de cet Alhambra, vestige incomparable du royaume maure établi sur le sol espagnol dont Isabelle la Catholique devait consacrer la fin.

Albert Champdor reconstitue l'histoire de cette citadelle, rappelle les combats qui ont été livrés pour sa possession, et il

décrit chaque partie de cet ensemble architectural étonnant. Située au pied des neiges éternelles de la Sierra Nevada, Grenade a toujours charmé nos imaginations, surtout depuis qu'Albeniz et de Falla en ont tiré d'ensorcelantes musiques. Isabelle et Ferdinand mirent dix ans à vaincre les Maures, et Grenade est, en même temps qu'un lieu lourd d'histoire, une ville superbe que domine cet Alhambra dont Champdor chante les beautés.

Avec ses portes, ses décorations murales, ses patios — le patio des Myrtes, le patio des lions, — ses tours, ses salles — la salle des Rois, la salle des Deux Soeurs, la salle des Ambassadeurs, la salle de la Justice — cet ensemble architectural constitue vraiment un haut lieu où l'homme peut être remué jusqu'au fond de lui-même. C'est, en somme, toute une civilisation qui est ici résumée et conservée vivante, c'est toute une époque de l'histoire humaine qu'évoquent ces édifices d'une rare beauté.

S'il est des lieux qui enchantent les hommes et commandent leur admiration, il est aussi des personnages qui ne cessent d'exercer sur l'imagination des peuples un invincible attrait. De ces grands hommes, il n'en est sans doute aucun qui, dans les temps modernes, ait été plus admiré que Napoléon. Même ceux qui soulignent surtout les malheurs qu'il a apportés à la France, et à l'Europe, par son insatiable soif de gloire, restent éblouis par son génie si puissant et si divers. Il a, en tout cas, dominé son temps et il fut lui-même une sorte de lieu historique, le cœur de l'Europe se trouvant alors là où il se trouvait lui-même. Des milliers de livres lui ont été consacrés; on ne compte plus les éditions d'un livre comme le **Mémorial de Sainte-Hélène**. Pour tous ceux qui s'intéressent à Napoléon, la publication des **Mémoires de Marchand**, qui fut son secrétaire et son exécuteur testamentaire, est d'un haut intérêt. C'est Jean Bourguignon, conservateur en chef honoraire des Musées nationaux de France, qui vient de publier cet important document chez Plon. Le tome I nous fait revivre l'époque critique de l'île d'Elbe et les Cent Jours, et nous en attendons la suite. C'est un document indispensable à qui

(Suite à la page 15)

Photo de la page 9

La photo en page frontispice de ce Supplément représente une scène typique à Davos, rendez-vous des sportifs en hiver, en Suisse. Cette photographie est une courtoisie du Bureau suisse du Tourisme, à Zurich, Suisse.

LE COIN DES JEUNES

UNE ANECDOTE AMUSANTE

Le Duc de Veragua, qui est le dernier descendant de Christophe Colomb, et qui fut, au début du siècle, ministre de la Marine en Espagne, se présenta, au cours d'un séjour à Chicago, à un guichet de télégraphe et s'enquit du prix d'une dépêche de



dix mots qu'il voulait envoyer à Colombus.

—Vingt-cinq cents, répliqua l'employé en grommelant, dérange dans la lecture d'un roman intéressant.

Signature comprise?

—La signature est gratuite.

—Et si elle comprend plusieurs mots?

—M'est égal! riposta l'employé de plus en plus rentrogné.

Le Duc de Veragua rédigea dix mots et signa ainsi:

"Christophe Colon de Toledo y Larreategui de la Garda Almirante y Adelantado, Mayor de las Indias, Marqués de la Jamaica, Duc de Veraguey de la Vega, Grande de España, Senador del Reino, Caballero de la Insigne Orden del Toison de Oro, Grand Cruz de la Concepcion de Villaviciosa, Gentil Hombre de Camara del Rey de España".

Le préposé au guichet regarda la signature et tomba à la renverse. Il était évanoui.

FAITES CES JEUX D'ESPRIT

CHARADES

1—Mon un se dit de déchue existence;

Ou bien, encore, est ville de Provence.

Mon deux est l'homme élevant ses enfants

Au prix, parfois, de labeurs fatigants.

On voit mon tout, en maintes conférences,

De maint ministre aider l'inexpérience.

2—Mon premier est une ville d'Algérie.

Avec mon second les enfants s'amuse.

Et mon troisième vient d'Indochine.

Mon tout est un joli musée.

MOTS CARRÉS

Frontière maritime.

Qui a des courbes allongées.

Mettre à sec.

Prénom féminin.

Existerai.

DEVINETTES

1—Quel est le fruit que le poisson n'aime pas?

2—Il y a trois oiseaux sur une branche; un chasseur survient, il fait feu et en tue un. Combien en reste-t-il?

3—Quelle différence y a-t-il entre un savon et un gendarme?

PETIT PROBLEME

Un monsieur demande l'heure à un passant qui lui répond:

—"Il était, il y a un quart d'heure, la moitié du quart de douze heures.

En entendant cela, l'autre prend sa tête à deux mains et s'enfuit.

Pourtant l'heure indiquée n'était pas difficile à trouver.

ASTUCE

Un aubergiste, Laurent veut mettre une enseigne peu banale à son auberge. Son fils lui dit:

—"Moi, j'ai trouvé et en plus, il y aura ton nom et ta profession".

Qu'a-t-il pu écrire?

PARENTE

Pouvez-vous en cinq minutes, répondre aux six questions suivantes:

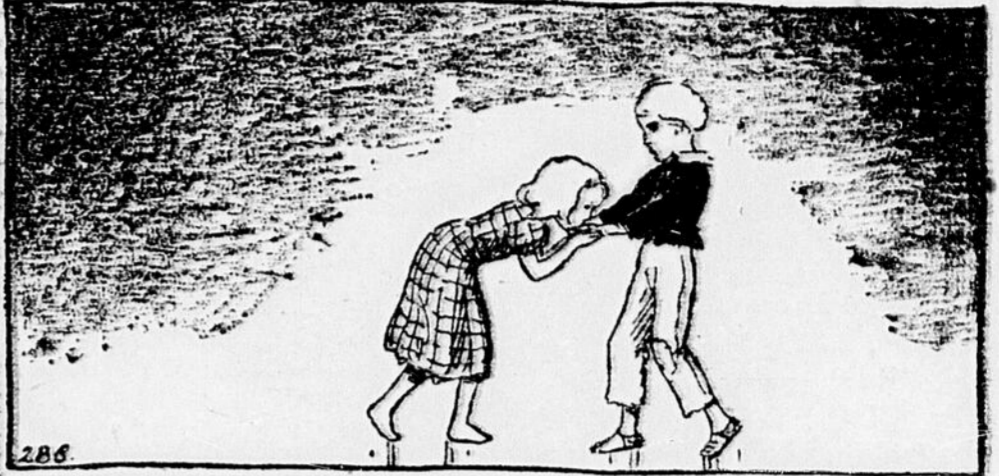
Quelle est votre parenté avec la fille de la mère de votre père? Avec l'oncle du fils de votre mère? Avec la fille de votre mère? Avec la fille de l'autre fille de la mère de votre mère? Avec le mari de la soeur de votre frère? Avec le mari de la mère de la mère de la femme de votre père? Avec le père du frère de la fille de votre belle-mère?

(Solutions dans cette page).

LA REINE DES NEIGES



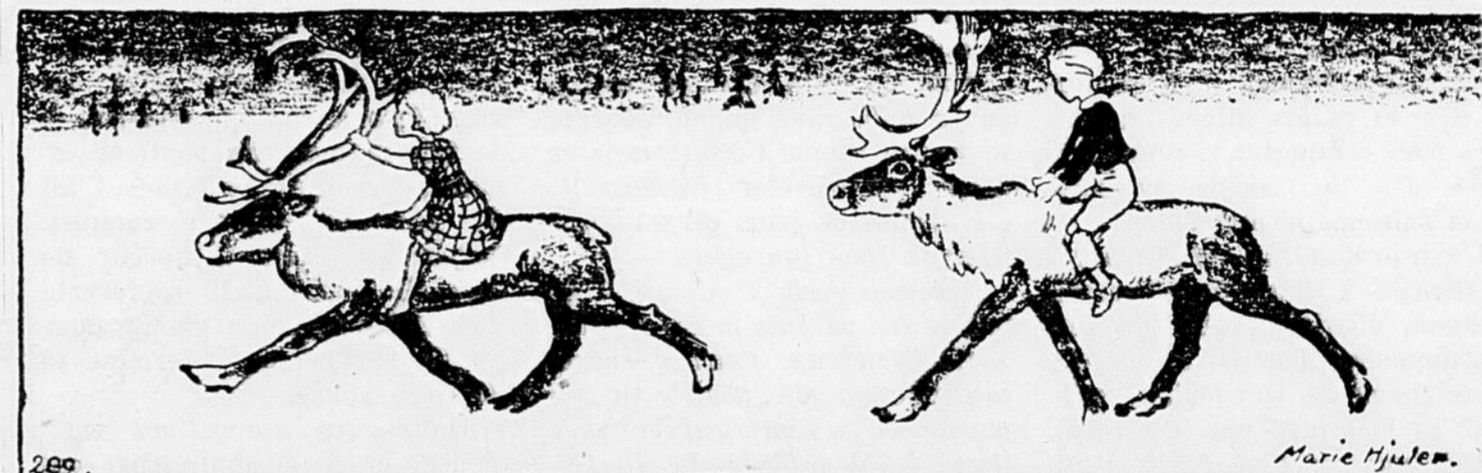
par H.-C. ANDERSEN



Et Gerda lui baisa les joues et elles redevinrent brillantes; elle lui baisa les yeux et ils brillèrent comme les siens; elle baisa ses mains et ses pieds et il fut un garçon plein de santé et de gaieté. La reine des neiges pouvait bien retourner chez elle. Sa lettre de franchise était là, écrite en petits morceaux de glace brillants.



Ils se prirent par la main et sortirent du grand palais. Ils parlèrent de la grand-mère et des rosiers sur le toit. A leur approche, les vents s'apaisaient et le soleil apparaissait; et lorsqu'ils arrivèrent aux broussailles chargées de fruits rouges, ils trouveraient le renne qui les attendait.



Il avait avec lui une jeune femelle, dont le pis était plein, et elle donna aux enfants de son bon lait chaud et les baisa sur la bouche.

MOTS POUR RIRE

Q. — Chaque matin, je trouve quatre ou cinq poules sur le dos, les pattes en l'air; si ça continue, mon poulailler sera bientôt vide. Pouvez-vous me dire ce que mes poules peuvent bien avoir? Jean Lecoq.

R. — Cher Monsieur, après avoir longuement étudié votre cas, ce

n'est qu'après mûres réflexions que nous sommes parvenus à une conclusion. Si chaque matin vous trouvez des poules en cet état, c'est parce qu'elles sont mortes.

On a dit à Bébé: — Ne demande rien à table. Les petits garçons doivent attendre qu'on les serve.

Or, l'autre jour, on oublia de servir Bébé. Que faire? Bébé réfléchit, cherche le moyen de se rappeler au souvenir de sa maman, puis tout à coup:

"Maman, les petits garçons qui meurent de faim, est-ce qu'ils vont au paradis?"

Rita: — Qu'est-ce que tu fais lorsque tu vois une vraie belle fille?

Madeleine: — Je l'examine pendant un certain temps avec plaisir puis quand je suis fatiguée je m'ôte de devant le miroir.

François regarde avec complaisance la bague de fiançailles qu'il a donnée à sa petite amie, la semaine dernière.

François: — Et puis, tes petites amies l'ont admirée?

Pierrette: — Je te crois, trois d'entre elles l'ont même reconnue.

Julot (10 ans): — Pourquoi que tu n'as pas répondu à ma lettre du jour de l'an?

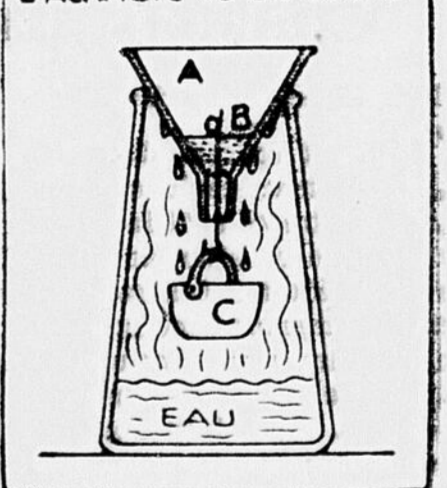
Lulu (9 ans): — D'abord parce que je n'ai pas aimé ce que tu avais écrit.

UN ALAMBIC

Voici un alambic facile à construire qui vous permettra d'obtenir de l'eau distillée.

Procurez-vous une boîte à lait

L'ALAMBIC VU EN COUPE



et un entonnoir en verre ou en zinc (A), au fond duquel vous adapterez un bouchon (B), traversé par un fil de fer (une épingle à cheveux recourbée fera très bien l'affaire), formant crochet et supportant un petit récipient quelconque (C).

On met de l'eau dans la boîte à lait, on l'expose sur un fourneau, et lorsque l'eau bout, la vapeur vient se condenser sur les parois extérieures de l'entonnoir; elle se transforme ensuite en eau qui s'égoutte d'une façon continue dans le récipient C, lequel recueille ainsi l'eau distillée.



Dans ce dessin, il y a cinq anomalies. Trouvez-les. Réponse dans cette page.

L'Oncle Jean vous invite au "Royaume des enfants"

Le nylon relègue au second plan les pelisses de caribou

Par John AYER

LE vent de l'Arctique balayait furieusement les banquises de Cambridge Bay, tout au bout de l'île Victoria, affrontant les deux hommes, tiraillant leurs parkas, arrachant des plaintes aux chiens du traîneau. C'était le cinquième et dernier jour d'une course de 80 milles sur le désert de glace, par un froid de 50 sous zéro et un vent de 40 milles à l'heure.

Scott Alexander connaissait la perfidie de ce vent qui s'insinue sous les pelisses les plus épaisses, ravit la chaleur du corps, expose l'homme aux engelures, à l'épuisement, à la mort blanche. Ce danger, Alexander le connaissait, tout comme son compagnon, Arthur Blouin. "Mais enfin", disait-il, "c'est à cause de ce péril que nous ayons accepté ce rôle de cobayes. Nous saurons si ce costume de fourrure blanche que nous portons peut déjouer les assauts du froid et du vent polaires..."

Alexander savait que ce costume polaire allait peut-être marquer la différence entre la vie et la mort, pour les aviateurs forcés d'atterrir dans l'Arctique; qu'il apporterait peut-être plus de confort aux occupants des avant-postes du grand Nord.

Ce costume était le résultat d'une année entière de recherches assidues, de la part d'un savant d'Ottawa. Et cet essai, qui remonte maintenant à près de quatre ans, a prouvé l'opportunité de l'entreprise, puisque le costume polaire est ce qu'on a fait de mieux, jusqu'ici, pour protéger l'homme contre les rigueurs du climat arctique.

Comme il arrive souvent, un savant du Conseil de recherches pour la défense, M. W.E. Cowie, avait réussi à mettre au point un produit supérieur à celui de Mère Nature — réalisation qu'il n'eût sans doute pas menée à bien sans ses douze ans d'expérience dans le domaine des recherches industrielles et militaires. L'idée lui en était venue alors qu'il se trouvait à Churchill, en 1947, pour découvrir un moyen d'empêcher les lunettes protectrices des soldats de se couvrir de givre. Il portait un parka et un pantalon en peau de caribou: ce costume esquimau, si léger, si chaud et si souple, malgré son aspect volumineux, offrait un confort vraiment extraordinaire. Quelle différence avec les vêtements des citoyens, si lourds et encombrants, si peu chauds en comparaison de cet ensemble indigène!

M. Cowie se dit alors: "Pourquoi pas un costume en fourrure synthétique?" Une fois résolu le problème du givre sur les lunettes, il entra à Ottawa, muni d'une peau de glouton, de cette fourrure dont les Esquimaux se font des capuchons, et qui rejette magnifiquement le givre.

Ayant longtemps étudié cette peau, le savant comprit qu'il s'agissait de trouver une fibre chimique possédant les mêmes propriétés que la fourrure du caribou et du glouton. Mais d'abord, pourquoi le poil du glouton rejette-t-il le givre et la glace? M. Cowie chargea un assistant, l'ingénieur-chimiste Ar-

thur E. Blouin, d'éclaircir cette énigme.

Nylon versus glouton

M. Blouin s'assura d'abord qu'aucun corps gras sécrété par l'animal n'enduisait les poils pour faire glisser le givre. Il entreprit ensuite d'éprouver la force de tension des poils du glouton et constata bientôt que ceux-ci sont plus épais, plus résistants et plus lisses que ceux de tout autre animal de l'Arctique. Ces faits établis, on reconnut que le nylon offrait un filament fort similaire au poil du glouton.

A titre d'expérience, on fit un capuchon de parka moitié glouton, moitié nylon: porté à Churchill, ce vêtement révéla qu'on était sur la bonne voie, le givre qui s'était formé sur les deux sections se décollant avec la même facilité.

Réussirait-on à employer le filament de nylon pour confectionner des costumes polaires, le problème se trouverait du coup résolu. En étudiant de plus près le vêtement des Esquimaux, M. Cowie se demandait pourquoi les indigènes du Nord disposent les peaux de caribou dos à dos, avec le poil à l'extérieur. Le cuir de la fourrure n'empêcherait-il pas mieux la pénétration du vent? Il comprit alors qu'au contraire, le côté pileux offrait une meilleure protection, les poils aplatis par le vent ajoutant leur défense à celle de la peau, et rejetant de plus la neige et le givre. En outre, les glaçons rejetés par la fourrure entraînent avec eux quelques poils, de sorte qu'à la fin de l'hiver, les Esquimaux ont un vêtement plus léger, mieux approprié à la saison des beaux jours.

Les Esquimaux râclent suffisamment les peaux de caribou pour les rendre perméables à l'air, mais les poils couchés par le vent empêchent celui-ci de pénétrer. D'autre part, M. Cowie ne tarda pas à constater que les indigènes cousent les peaux dos à dos pour leur donner plus de souplesse.

On obtint ensuite la collaboration de spécialistes en textiles pour confectionner le premier costume synthétique. Le lieutenant d'aviation Scott Alexander, du CARC, qui connaît l'Arctique à fond, prêta également son concours et obtint même, du CARC, un octroi de \$2,000.

Ancien membre de la Gendarmerie royale canadienne, fondateur de l'École de Survivance dans l'Arctique, pour le compte du CARC, Alexander savait l'importance de prémunir contre le froid les militaires et les aviateurs postés dans l'extrême-nord. Jusque là, ces hommes souffraient souvent des morsures du froid et s'en trouvaient parfois démoralisés.

Essai en chambre froide

Quand le premier costume fut prêt, Alexander en fit l'essai dans une chambre réfrigérée: il y séjourna deux heures, à 40° sous zéro, sans la moindre gêne. Le costume se composait d'une double toison de poils de nylon sur un maruffage de calaprene; il comprenait deux pièces: un parka et un pantalon. On avait d'abord posé la double toison sur du néoprène, mais ce caoutchouc synthétique devient rigide

à 25° sous zéro, tandis que le calaprene reste flexible jusqu'à 80° sous zéro. Par la suite, on adopta le costume unipièce, avec fermeture-éclair sur un côté et cordons d'attache au cou et à la taille. En vue d'un autre essai, on ajouta encore une toison de poils de nylon, mais Alexander constata que le costume devenait alors littéralement une chambre de suée, même à 50° sous zéro, ce qui provoquait une sudation fort inconfortable.

Quand on eut confectionné 11 costumes, pour un peu plus que \$200 chacun, on les expédia par avion à Cambridge Bay, l'un des lieux les plus froids de l'Arctique occidental. Un essai de cinq jours suffit à convaincre les experts que le nouveau costume offrait encore plus de protection que le costume des Esquimaux.

Grâce à la légèreté du nylon, le costume de l'Arctique ne pèse que 11½ livres, guère plus que le poids des vêtements d'hiver portés en ville. Sous le costume, on porte des sous-vêtements de laine et deux paires de chaussettes molletonnées. Le tout se complète par des mouklouks de nylon à semelles d'original, des gants de laine et des mitaines de l'armée.

L'essai de cinq jours comportait les pires expériences que puisse connaître l'aviateur forcé d'atterrir dans la solitude du Grand Nord. Les cobayes humains durent marcher 16 milles par jour par un froid et un vent extrêmes et coucher dans des huttes de neige ou des iglous. Ils apprêtaient leurs repas du matin et du soir sur des petits poêles à pétrole et ne faisaient halte, le midi, que pour manger en plein air. C'est dans l'igloo qu'il faisait le plus chaud: 32° au-dessus de zéro!

Confort sous le froid polaire

Malgré le froid polaire, les costumes de nylon conservaient la chaleur du corps pendant de longues heures; il suffisait d'un peu d'exercice pour ranimer la circulation du sang et refaire la provision de chaleur. Que le trajet se fit à pied ou par traîneau, le costume garantissait le même confort.

Les expérimentateurs n'enlevaient ce costume qu'au moment de se glisser dans leur sac de couchage. Ils dormaient dans leurs sous-vêtements. Le costume, enroulé sur lui-même, servait alors d'oreiller. Le matin, toute l'humidité s'étant transformée en glace, il suffisait de secouer vigoureusement le costume pour en détacher les infimes glaçons. Si, en cours de route, le costume devenait trop chaud, le porteur détachait simplement le cordon du cou ou de la taille pour permettre à l'humidité de se dégager.

Les Esquimaux s'y méprennent

On eut grand peine à convaincre les Esquimaux que cette fourrure synthétique n'était pas de la peau de phoque blanc. Un guide, à qui on avait prêté l'un des costumes, ne voulait plus s'en départir!

Cette fourrure l'emporte sur le caribou et le glouton parce qu'elle est à l'épreuve des déchirures et que, même s'ils peuvent fondre, les poils de nylon

(Suite à la page 21)

La semaine philatélique

Par Pierre CARTIER

NATIONS UNIES — Un jury international de cinq experts en philatélie vient de choisir le gagnant du concours organisé par les Nations Unies à l'intention des artistes de l'univers entier. Il a décerné des premiers prix de mille dollars, des seconds prix de cinq cents dollars et des mentions honorables dans chacune des trois classes du concours: première classe, les Nations Unies en général; deuxième classe, la Déclaration Universelle des Droits de l'homme; troisième classe, les agences spécialisées.

Choix difficile, étant donné que 77 artistes représentant 32 pays membres des Nations Unies, prirent part au concours et soumi- rent 194 dessins en tout.

Nous reproduisons ici le dessin primé dans la première classe, où l'artiste pouvait à loisir illustrer l'un ou l'autre des buts et des activités des Nations Unies. Le dessin, qui servira à la poste aérienne est l'oeuvre de M. Willi Wolf Wind, d'Israël, qui s'était déjà distingué en dessinant plusieurs des premiers timbres de la nouvelle république du Moyen-Orient.

Le second dessin, oeuvre de M. Dirk Van Gelder, des Pays-Bas, a été primé dans la classe III. Il a pour but de souligner l'oeuvre importante qu'accomplit dans le monde l'Organisation de l'Agriculture et de l'Alimentation (OAA; initiales anglaises: FAO). Le vainqueur dans la classe deux est un artiste de Nouvelle-Zélande, M. Leonard C. Mitchell. Aucun des dessins primés ne venait d'Amérique du Nord.

— O —

NOUVELLE-ZELANDE — Par suite du relèvement général des taux d'affranchissement, la Nouvelle-Zélande a dû reviser ses projets d'émission en vue du couronnement. La série qui paraîtra en juin se compose maintenant des valeurs suivantes: 2 pence, le Palais de Buckingham et un médaillon à l'effigie de la reine Elizabeth; 3 d., portrait de la Reine encadré de motifs maoris; 4 d., le carrosse du couronnement; 8 d., l'Abbaye de Westminster et Big Ben à l'arrière-plan; 1 sh. 6 d., la couronne et le monogramme royal.

Cette série aura cours durant quelques semaines seulement. En septembre, paraîtra une série définitive formée de 14 valeurs.

Les territoires sous tutelle de la Nouvelle-Zélande auront également leur série du Couronnement. Ces territoires sont: Western Samoa, les îles Cook, Tuvalu et Tokelau.

— O —

ITALIE — A l'occasion du centenaire de la naissance du peintre Antonio Mancini et du sculpteur Vincenzo Gemito, la République italienne a émis le mois dernier un timbre de 25 liras vert et un de 25 liras terre de sienne respectivement.

— O —

FRANCE — M. Roger Duchet, ministre des P.T.T., a arrêté le programme des émissions de timbres-poste pour l'année 1953:



A.—Timbres-poste de la série d'usage courant:

1. Les costumes provinciaux (taille-douce, petit format):

- 0 fr. 50, costume d'Alsace.
- 1 franc, costume de Bretagne.
- 2 francs, costume du pays basque.
- 3 francs, costume de Provence.

2. Les écrivains par l'un de leurs héros (taille-douce, petit format):

- 6 francs, Gargantua (Rabelais).
- 8 francs, le Misanthrope (Molière).
- 12 francs, Figaro (Beaumarchais).
- 18 francs, Hernani (Victor Hugo).

3. Les productions de luxe françaises (taille-douce, grand format):

- 20 francs, fleurs et parfums.
- 25 francs, soieries.
- 30 francs, mode et haute couture.
- 40 francs, porcelaines et cristaux.
- 50 francs, tapisseries.

4. Les timbres-poste actuels (5 francs, 10 francs et 15 francs) dont le tirage est très important, continueront d'être tirés en typographie petit format. L'effigie de Marianne, de Gandon, sera maintenue pour ces figurines, jusqu'à ce qu'un nouveau sujet, mis dès à présent au concours, ait été retenu.

B.—Timbres-poste spéciaux.

1.—Journée du timbre 1953. Un timbre avec surtaxe à l'effigie de d'Argenson, surintendant général des postes sous Louis XV, sera émis en mars prochain.

2.—Série de dix figurines avec surtaxe représentant des personnages célèbres et dont la liste sera ultérieurement communiquée.

3.—Série dite de la Croix-Rouge, de deux figurines avec surtaxe, dont les sujets seront tirés de tableaux de maîtres français.

Les maquettes de ces divers timbres sont confiées aux meilleurs artistes et graveurs. Elles seront arrêtées définitivement dans les prochaines semaines.



Sur les routes de France

TOURISME EN LIMOUSIN

Un article inédit de Jean BOTROT

LE Limousin n'est pas une des régions de France que l'on recommande le plus au touriste. C'est là une omission, une erreur ou une injustice, surtout lorsqu'il s'agit de la partie sud de cette province qui correspond approximativement au département de la Corrèze. Je pourrais vous parler ici truites, truffes, foies gras et autres gracieux amuse-bouche. Ils ont assurément leur séduction. Mais le tourisme bien compris n'est pas seulement affaire de palais et d'estomac: un bon repas ne peut être que le couronnement, la récompense d'une matinée ou d'une journée bien employée. Si vous êtes d'esprit curieux et indépendant, si vous aimez découvrir par vous-même, sans trop recourir aux guides, je vous recommanderai sans hésiter l'exploration des routes corréziennes. Vous en serez payé par la contemplation de quelques très beaux paysages, nobles ou gracieux dans les vallées de la Corrèze, de la Vézère, de la Dordogne, sauvages et rudes dans la montagne; par l'accueil d'innombrables vieux bourgs pimpants, commerçants et bûcheronnants, pour la plupart détenteurs de titres de noblesse dont témoigne maint détail architectural: tourelle, fenêtre, ogive, moulure, écusson; enfin par la comparaison de quelques-uns des plus vénérables échantillons de l'art roman: la moindre église de village remonte ici au douzième siècle.

La "Montagne" limousine, c'est ce qu'on appelle, en géographie, le Plateau de Millevaches. Quelques agglomérations haut-perchées y proclament leurs vertus climatiques, cependant qu'apparaissent les longs toits d'ardoise, insensibles à la neige, et qui sont à la tuile ce que le casque de combat est au képi. Quant au paysage lui-même, il fait curieusement alterner de hautes futaies avec de vastes étendues désertiques, petites jungles de bruyères et de fougères.

Cette région a sa légende et son mystère. Il y a d'abord ce nom: Millevaches, qui dit si bien ce qu'il ne veut pas dire, la montagne limousine n'ayant rien de commun, quant à l'abondance des troupeaux, avec les polders ou le Far-West. Quel bel attrapacandidats si les examinateurs sa-

vaient eux-mêmes à quoi s'en tenir sur ces vaches-fantômes! D'aucuns soutiennent qu'il faut lire "bacchas", qui veut dire "sources" en patois limousin: le plateau de Millevaches serait le pays aux mille sources. C'est possible: c'est ingénieux; ça fait savant; ça n'est pas sûr. J'aime déjà mieux l'hypothèse du meilleur historien de la région, G. Michel Coissac: "Ce plateau donne souvent l'impression d'une mer aux vagues subitement pétrifiées, ou parfois d'une horde d'animaux antédiluviens dont on ne verrait que les dos et les croupes. L'imagination d'un pâtre rêveur a bien pu y voir, au crépuscule, les silhouettes d'un troupeau de gigantesques vaches". Voilà pour la poésie. Reste la version du simple bon sens: les bêtes à cornes étaient peut-être, jadis, en ces parages, beaucoup moins rares qu'aujourd'hui.

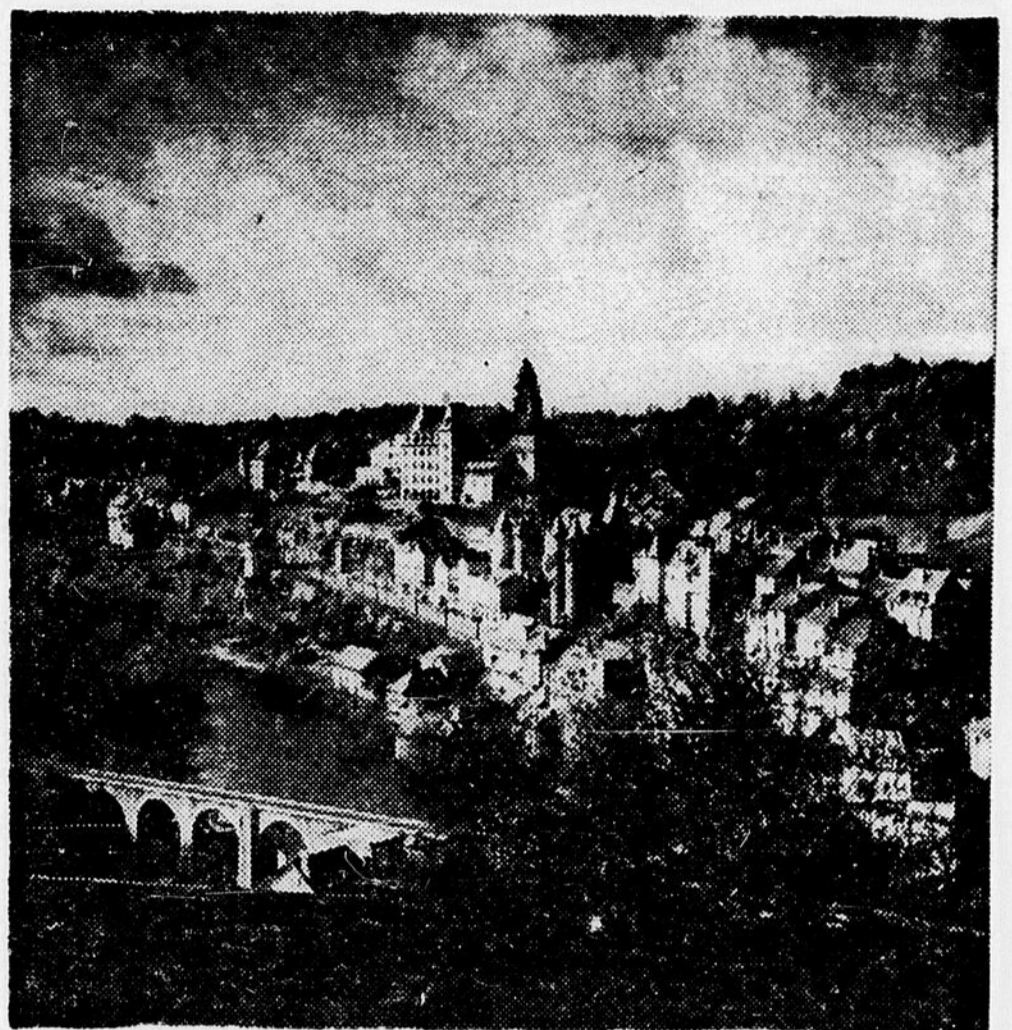
Autre mystère: comment les immenses forêts qui recouvraient le plateau — un écueuil pouvait alors, disait-on, aller d'Angoumois en Auvergne en sautant de branche en branche — ont-elles soudain disparu? On a incriminé, péle-mêle, les guerres de religion, les défrichements inconsidérés, les incendies allumés par les feux de lande des bergers, la destruction des semis naturels par les moutons. Inutile de se casser la tête. Là où les témoignages font défaut, l'historien perd ses droits. L'essentiel est aujourd'hui de ressusciter ce plateau, et d'abord de pousser à fond son reboisement. C'est ce qui a été entrepris sous l'impulsion de quelques ardents apôtres de la sylviculture. L'épicéa, le douglas, le mélèze du Japon, le sapin de Vancouver ont reconquis ce sol ruiné; ils repartent à la conquête du ciel. Peu importe qu'ils deviennent un jour poteaux de mine, bois de charpente ou pâte à papier, pourvu que leurs enfants et petits-enfants assurent la relève de la forêt, conformément aux lois éternelles, universelles, de la vie et de la mort! Ce qui importe, c'est la certitude désormais acquise que d'ici vingt ans, la France aura ainsi recréé une puissante forêt, coupée de bonnes routes, trouées de villages et de propriétés remembrées: le pacage autour de la ferme, les industries du bois à pied-d'oeuvre. Voilà une réussite assurée. Si

l'on a l'âge de sa volonté, la France ne sera jamais un vieux pays...

Voilà donc une première ressource pour le tourisme. Certes, le Plateau a ses bons et ses mauvais jours. Les mauvais, mieux vaut ne pas prendre la route. Les bons, l'oeil découvre toute une série de stupéfiantes images: des panoramas insensés, de cimes et des croupes tondues en lien — le tout rehaussé de couleurs miraculeuses qui changent à chaque gambade du chemin, à chaque caprice du ciel: tous les verts au printemps, cuivre et sang à l'automne...

Prendra-t-on des vacances (simples, mais confortables), dans les villages de cette région? Assurément oui, en été. En hiver, s'abstenir. Ou habiter les villes. Retenez pourtant que ces calmes paysages et ces bourgs un peu secrets ne sauraient être parcourus à toute vapeur. Aussi bien, la précipitation me semble-t-elle de plus en plus, sauf en ce qui concerne certains glorieux édifices qu'on inspecte comme un musée, la pire ennemie du tourisme. J'en ai fait une fois de plus l'expérience, dans un fort agréable village de la campagne corrézienne, Vigeois, célèbre pour son église romane. Sans doute l'Anglais Young, — non pas le poète des "Nuits", mais le spirituel auteur des "Voyages en France", — tout comme le géographe Ardouin-Dubazet qui dresse en soixante volumes, à la fin du siècle dernier, l'inventaire du trésor de nos provinces — ils ont précisément, l'un et l'autre, chanté le joli pays de Vigeois — n'eussent-ils pas commis la même bévue que votre serviteur repentant. Ils n'eussent pas, eux, considéré qu'un petit enfant grand comme ça — celui qui se faisait baptiser le jour de mon passage et qui accaparait si fort, ce matin-là, M. le curé de Vigeois — put en rien contrarier leurs projets.

J'imagine aisément le dimanche de ces voyageurs consciencieux et sages. Ils inspectent une première fois, pour se mettre dans l'ambiance, la splendide église abbatiale. Ce que j'ai fait, moi aussi. Ils assistent, comme moi, à la lutte ardente et rose que se livrent, pour les dragées du baptême, les meilleurs drôles du village. Ils commandent en-



UZERCHE en Limousin. — Vue générale

suite, toujours comme moi, un excellent déjeuner à l'auberge. Enfin, le café avalé, ils jugent le moment venu d'aller solliciter du curé la solution des énigmes huit fois centenaires dont son église est toute parée. Patatras! C'est l'heure des vêpres...

Que font-ils alors, ces enquêteurs modérés? Probablement un bout de causette avec les habitants. Puis un bout de promenade, pipe au bec, canne à la main. Ayant ainsi bavardé et flâné, ils regagnent l'auberge au crépuscule, prennent des chambres, souper comme des princes, ronflent comme des sonneurs. Et le lendemain matin seulement, s'empilent de corps et frétilants d'esprit, ils vont demander au bon curé de leur expliquer son église.

Moi, je suis parti trop vite. Et ma punition, ce fut de recevoir quelques jours plus tard, du digne ecclésiastique que je n'avais point su attendre, une excellente description du sanctuaire de Vigeois. Je tentai piteusement de reconstituer en chambre, par la mémoire, tous les détails du sanctuaire qui m'avaient plus ou moins échappé, et notamment ces fameux chapiteaux de Vigeois qui nous proposent, dans leur réalisme et leur naïveté, l'une des plus plaisantes interprétations de l'Histoire Sainte qu'aient imprimées dans la pierre, pour gagner quelques sols et assurer leur salut, les artisans du moyen âge. J'éprouve tout de même une

grande impatience d'aller faire amende honorable sur le lieu de ma déroute.

Je suis de plus en plus persuadé qu'aller vite, c'est souvent perdre son temps. Les touristes, nous dit-on, emprunteront bientôt l'hélicoptère. Ils croiront voir des milliers de choses et ne verront que des cartes postales. Je suis bien décidé, quant à moi, à rester sur le bord de la route...

(Pages de France)

Le Coin encyclopédique

Le duc de Wellington, vainqueur de Napoléon, était encore actif dans la vie publique à sa mort à l'âge de 83 ans.

La province d'Ontario compte 194 fabriques de ciment qui produisent 57 p. 100 du ciment canadien chaque année.

Un service de santé nationale et de sécurité sociale fut adopté en Islande en 1946 et mis en vigueur l'année suivante.

L'antique ville d'Our, en Chaldée, la plus ancienne découverte jusqu'ici et dont l'origine remonte à 6,000 ans, fut le lieu de naissance du prophète Abraham.

Il n'existe pas de "fête nationale" aux Etats-Unis, chaque Etat ayant juridiction sur les jours de fête à observer.

Environ un quart du territoire des Pays-Bas se trouve au-dessous du niveau de la mer et est protégé par des digues.

En temps de paix, le Mexique a une armée de 51,000 hommes, une petite marine et une aviation militaire restreinte.

A l'exception d'une brève période de demi-retraite depuis 1949, le généralissime Tchang Kai-Chek a gouverné la Chine nationaliste depuis 1927.

Le premier système télégraphique fut installé en 1848, entre Calais, Maine, et St-Jean, Nouveau-Brunswick.



Les concours de ski suscitent chaque année beaucoup d'intérêt au Canada



LE bilan de l'année théâtrale dans la métropole est encore une fois assez peu brillant. Je ne considère dans cette chronique évidemment que l'activité dramatique de nos troupes de langue française et plus particulièrement de nos troupes professionnelles de langue française.

Car, il se produit à Montréal un phénomène unique au Canada. Le théâtre abandonne les cadres de l'amateurisme pour devenir une entreprise commerciale. Même si on ne réussit pas encore à en vivre substantiellement on peut tout de même distribuer des cachets convenables et risquer des frais de production qu'évite consciencieusement le théâtre amateur.

Cette année, trois compagnies canadiennes-françaises ont donné une saison régulière. C'est-à-dire que chaque compagnie a présenté environ cinq pièces et que chaque pièce a tenu environ deux semaines. La première et la plus ancienne, Les Compagnons de Saint-Laurent, a puisé abondamment au répertoire étranger. Ce qui nous a donné l'occasion de voir des oeuvres de Pirandello et de Garcia Lorca. Paul Dupuis, qui avait fait une entrée de vedette dans "Henri IV" de Pirandello, a disparu tout à coup de la troupe, à la grande surprise du public qui l'avait applaudi dans sa rentrée à Montréal et dans les "Noces de Sang". Pour la première fois dans l'histoire des Compagnons, le directeur partageait la mise en scène des spectacles. La décision était heureuse puisque les "Fourberies de Scapin", de Georges Groulx et le "Federigo", de Jean Coutu obtinrent un vif succès de critique. Il fallait ce renouvellement des forces chez les Compagnons mais, il est regrettable qu'on ait tant attendu pour le faire.

Les Compagnons abandonnent
Epuisée par une longue lutte, affaiblie par la dispersion de ses meilleurs comédiens, écrasée par d'énormes frais d'entretien et de production, découragée par une critique souvent malveillante et le plus souvent indifférente, la troupe des Compagnons de Saint-Laurent annonçait à la fin de l'été qu'elle abandonnait son théâtre et que son directeur était rappelé par sa communauté. Ainsi se terminait, après quinze années d'une activité remarquable, une des oeuvres artistiques les plus brillantes du Canada français.

La dernière pièce présentée par les Compagnons fut une création: "L'honneur de Dieu", du poète français Pierre Emmanuel.

La fondation du Théâtre du Nouveau Monde hâta sans doute la fin du Théâtre des Compagnons. Deux troupes régulières semblent trouver difficilement un public à Montréal. Formée d'anciens membres des Compagnons, la compagnie du Nouveau monde a créé, malgré elle, une rivalité qui fut au détriment de la plus ancienne. Il faut avouer cependant que le Nouveau Mon-

de réunissait pour sa première saison une équipe puissante de comédiens éprouvés, qu'elle stimulait une curiosité nouvelle et que chacun de ses spectacles fut préparé avec beaucoup de soin. "L'Avare" de Molière et "Maître après Dieu" de Jean de Hartog furent les deux productions les plus remarquables de cette compagnie dirigée par Jean Gascon et Jean-Louis Roux.

La première saison est toujours la plus heureuse. Les comédiens sont assurés de la sympathique collaboration de la critique et du public. Déjà les deux premiers spectacles de la deuxième saison ont eu plus de mal à passer. "La Nuit du Seize Janvier" d'Ayn Rand eut l'avantage de remplir la caisse, mais c'était une oeuvre théâtrale inférieure; "Le Corsaire" de Marcel Achard, délicieuse fantaisie d'une écriture habile et d'une invention exceptionnelle, fut accueillie froidement.

Une aventure périlleuse

Le Théâtre du Nouveau Monde a de nombreuses ressources, mais il doit faire constamment des merveilles d'équilibre pour se tenir sur la corde raide. Le théâtre à Montréal est une aventure excessivement périlleuse. Les comédiens qui s'y engagent n'y perdent pas trop, mais les directeurs ont à accepter des risques qui exigent un grand courage. Qu'on songe qu'il ne faut pas plus de deux insuccès souvent pour paralyser définitivement le travail d'une troupe professionnelle. Il ne faut tout de même pas avoir la naïveté de croire que toutes les productions peuvent être des succès. L'artiste a le besoin de risquer. Et cependant comment risquer de nouvelles oeuvres, des mises en scène plus élaborées, quand l'insuccès peut compromettre d'un seul coup tout l'avenir d'une jeune troupe. C'est cette insécurité matérielle qu'il faut chasser au plus tôt si nous voulons établir des théâtres permanents. Il semble bien que seuls les gouvernements puissent le faire.

La troisième compagnie régulière est celle du Théâtre du Rire, dirigée par Henri Poitras. Elle joue au moins quatre comédies légères par saison, au Monument National. Mais chaque pièce ne dure environ que quatre représentations. Le Théâtre du Rire occupe la scène du Monument National au moment où les Variétés Lyriques de Lionel Daunais et Charles Goulet, qui connaissent à chaque année un succès de plus en plus grand, font relâche.

Le Théâtre Marist, une nouvelle troupe d'école organisée par Aario Marist et qui se forme au système Stanislavsky, a donné deux représentations qui ont toutes deux été des expériences décevantes. "Voulez-vous jouer avec Moâ?", de Marcel Achard et "Crime et Châtiment", de Gaston Baty.

Henry Deyglun a ouvert, dans l'est de la ville, un tout petit

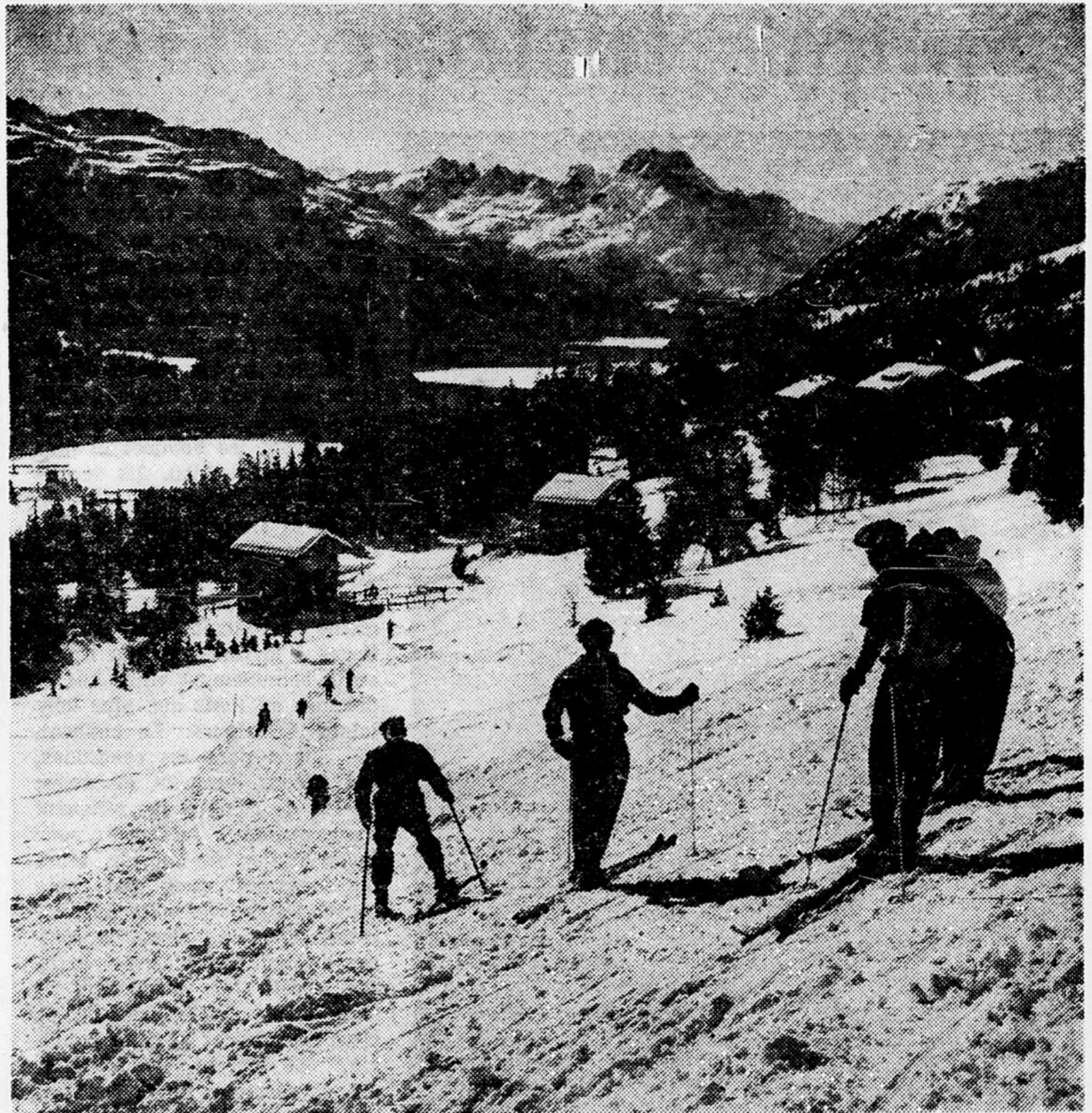


Photo du Bureau suisse du Tourisme

Endroit recherché des skieurs à Saint-Moritz, en Suisse.

théâtre qu'il avait nommé "AU HASARD" et où il fit jouer quelques-unes de ses pièces. Au bout de quelques mois le théâtre devait fermer ses portes.

Le Festival dramatique de l'Ouest du Québec n'a présenté aucune troupe intéressante. Il a cependant signalé un jeune auteur, Marcel Dubé, qui faisait créer sa première pièce, en un acte, "De l'autre côté du mur". Marcel Dubé annonce, pour le Festival de cette année, sa première pièce en trois actes, intitulée "Zone".

Les créations

En plus de la création de la première pièce de Marcel Dubé, au Festival, il faut noter la création d'un "Brutus", pièce en trois actes de Paul Toupin, par la compagnie de Pierre Dagenais et celle de "La Légende aux Etoiles", fantaisie de Paul Clos, au Festival de Montréal. La pièce de Toupin est une oeuvre bien charpentée et bien écrite mais qui n'eut pas le bonheur d'avoir un interprète assez puissant pour soutenir et marquer le rôle-titre à la création. Celle de Paul Clos fut lancée sur la scène sans suffisamment de répétitions et fut un charivari indescriptible.

Le Père Emile Legault nous a présenté un jeune décorateur français de grand talent, Michel Ambrogi, qui réalisa aussi les décors du Festival de Montréal. Pierre Dagenais a découvert dans le caricaturiste Robert LaPalme un décorateur ingénieux qui devrait être plus souvent engagé par nos directeurs de théâtre.

La télévision

Enfin, l'installation de la télévision permet à nos comédiens de perfectionner leur jeu, d'éprouver leurs talents et d'acquiescer un prestige nouveau auprès du public. Je suis convaincu que

la télévision peut contribuer beaucoup au théâtre canadien. Elle crée cependant un nouveau danger. Les jeunes comédiens reçoivent des cachets très élevés pour un nombre limité de répétitions et ne travaillent pas toujours avec des metteurs en scène de théâtre. Lâchés à eux-mêmes ou mal dirigés ils peuvent rapidement se déformer. Largement payés pour un travail relativement plus facile ils peuvent décider de consacrer tout leur temps à la télévision comme ils le font à la radio. Qui peut les en blâmer?

Voici donc la situation du théâtre à Montréal au début de 1953. Nous n'avons plus qu'une troupe professionnelle régulière; nous n'avons qu'une salle de théâtre; aucun auteur canadien-français ne réussit à se faire jouer parce que les risques financiers sont trop considérables; la télévision et la radio retiennent les comédiens qui ne peuvent consacrer que de rares heures de répétitions au théâtre; la majorité des décorateurs de théâtre sont au service de la télévision; la critique demeure indifférente aux efforts locaux. Par contre, un

nouveau répertoire d'oeuvres étrangères nous est présenté; les écoles d'art dramatique accueillent de plus en plus d'élèves; les relations culturelles, du point de vue théâtral, sont rétablies avec la France; la télévision et la radio forment un nombre plus considérable d'écrivains à l'attention et au style théâtral; on parle de plus en plus de la construction d'un théâtre municipal.

Il s'agit de ne pas désespérer.

Hauts lieux

(Suite de la page 11)

veut connaître tous les aspects de ce génie étonnant.

Parcourir les vestiges de Thèbes, de Troie, de Pompéi; aller d'Egypte au Mexique pour y découvrir des ensembles architecturaux fort semblables; suivre Botta à Babel et Napoléon à l'île d'Elbe, voilà ce qui est possible grâce à Gutenberg. Quelle merveille que l'imprimerie qui permet tous les voyages dans le temps et l'espace, sans sortir de chez soi!

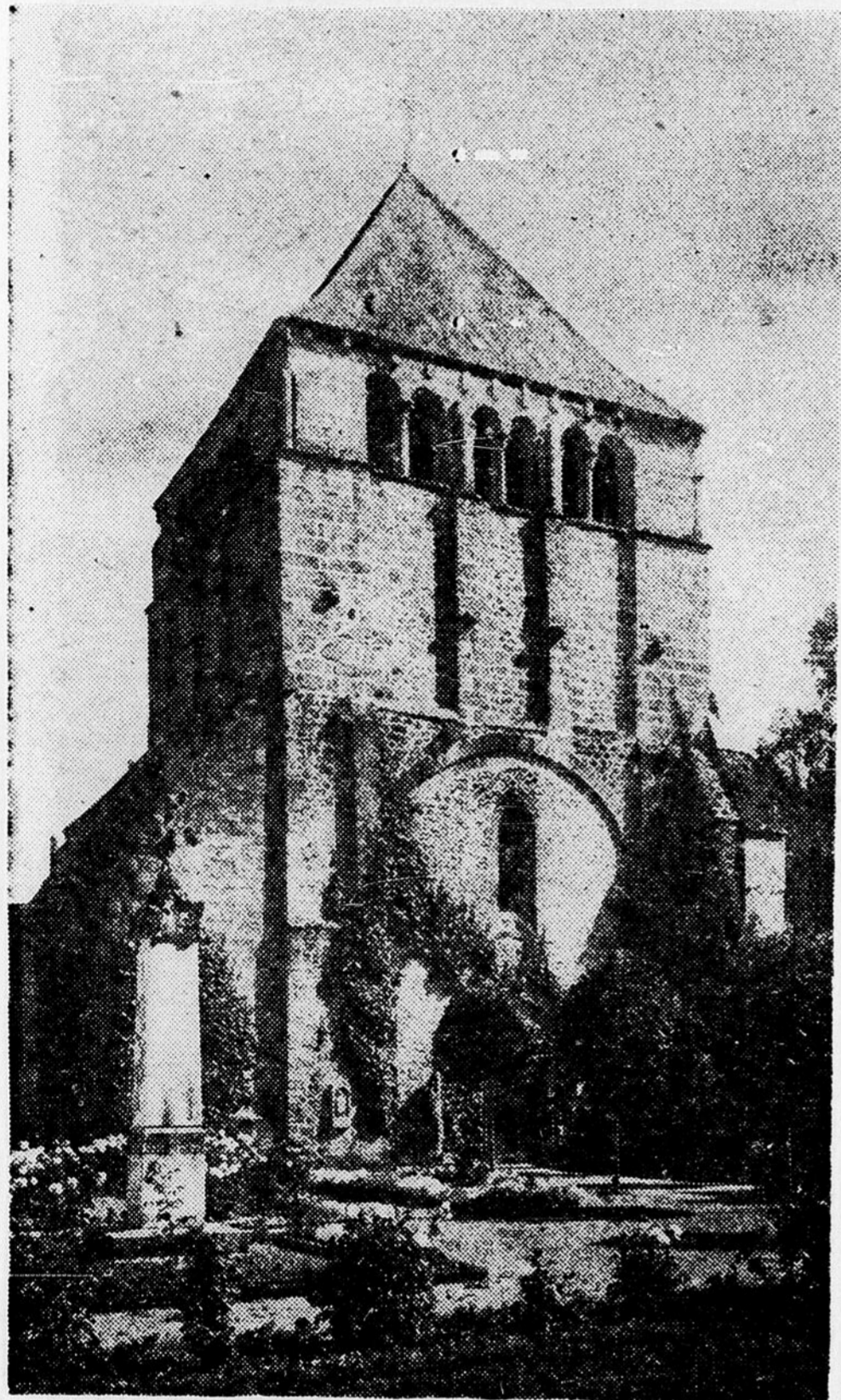
J.P. LAURIN

103, RUE GEORGES
OTTAWA
TEL: 4-0417

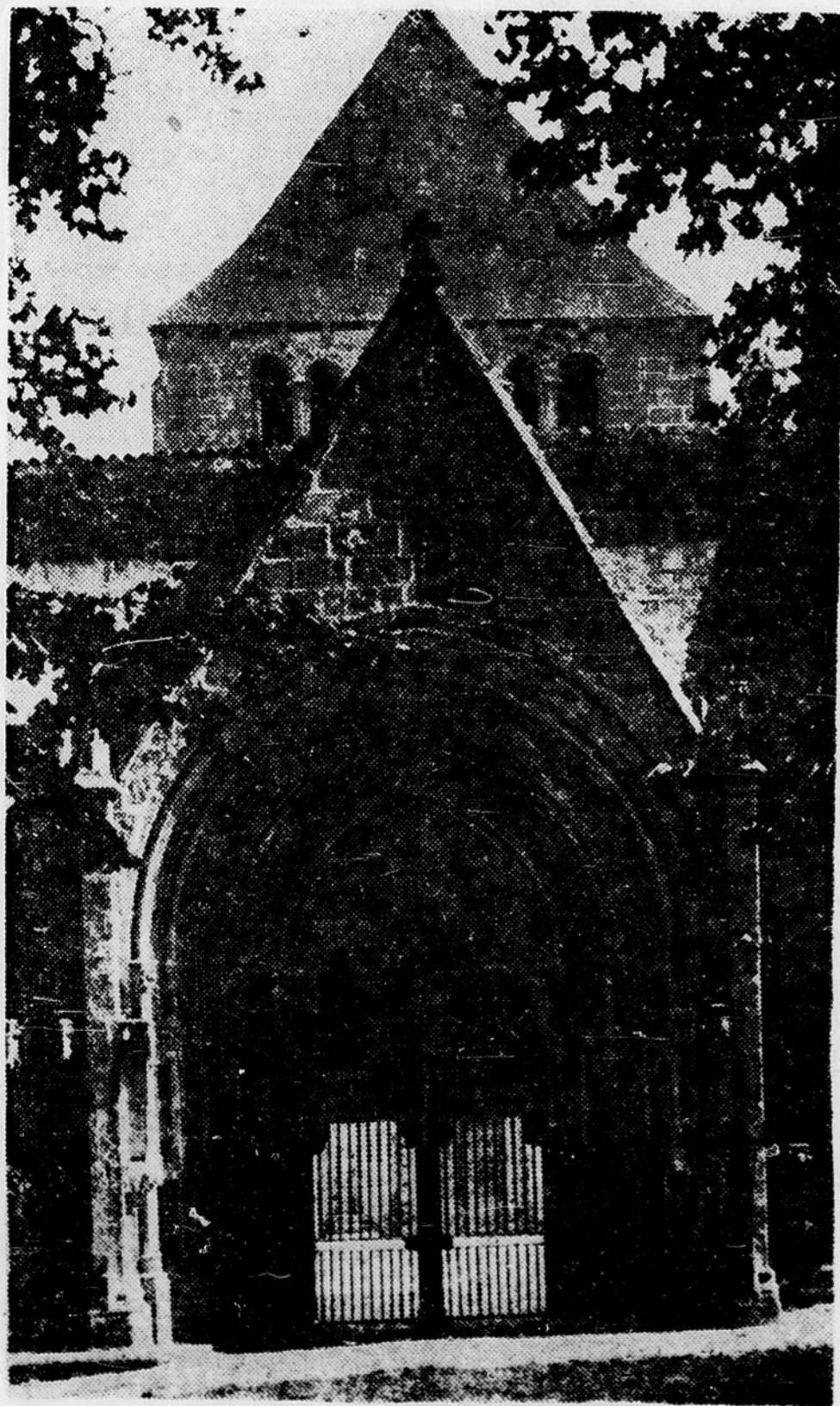
Monuments de distinction
DEPUIS 1900

Simple histoire d'une vieille église

Un article inédit de Jean BOTROT



Le clocher (XIII^e siècle)



Le portail de l'église (XV^e siècle)

Il régnait, en l'an 1673, une grande tristesse chez les religieux du Moutier d'Ahun sur les jolis bords de la Creuse. De leur sanctuaire du XII^e siècle, successivement mis à mal par Anglais et parpaillots, il ne restait plus qu'une église-tronc, sans nef ni transept, dont les bons moines rougissaient un peu devant les hommes et plus encore devant Dieu. Ils décidèrent d'embellir ce qu'il en subsistait et firent venir du pays d'Auvergne un maître-sculpteur du nom de Simon Bauer, véritable Phidias du bois, dont la gloire rayonnait alors à cent lieues à la ronde, ce qui représente actuellement vingt fois la distance de Paris aux plus lointaines Amériques. Le bonhomme Simon posa ses conditions, qui furent âprement discutées; en fin de compte, les religieux s'engageaient à lui fournir, pour la décoration de l'abside, selon un document dont j'ai copié sous les yeux, "tous les bois nécessaires, et, en outre, la somme de huit cents livres—la livre, c'était alors exactement 20 sous — dix septiers de blé, et vingt-deux livres pour le pot de vin." Le marché faillit bien échouer lorsque Simon exigea, de surcroît, la chandelle. "O féroce Auvergnat!" gémissaient les moines. Ils donnèrent quand même la chandelle dont leur homme ne fut guère ménager, car il travaillait, hiver comme été, de 4 heures du matin à 11 heures du soir.

Ce premier contrat exécuté, les moines, satisfaits du travail de Simon Bauer, lui en signèrent un autre pour la décoration du chœur. Et c'est seulement en 1681 que l'Auvergnat, comme on l'appelait là-bas, reprit son bâton, ses nippes et ses outils pour regagner sa montagne. Il avait passé huit ans au Moutier d'Ahun.

X X X

1681, c'est, à quelques mois près, la date où s'installaient à Versailles, le roi Louis XIV, sa cour et ses ministres. Si la décoration de l'église du Moutier d'Ahun portait avant tout le masque de la Renaissance, parce que essentiellement inspirée

des règnes animal et végétal, sous leurs plus inoffensives et aimables apparences, l'oeuvre de Simon Bauer eût quand même beaucoup plu aux seigneurs de ce temps-là: Le Moutier d'Ahun, c'est l'oratoire d'Aramis; ce sont les Grâces au service de la Grâce. Il faut de tout pour faire un monde, même celui de la foi. Les colonnes torsées, feuillages, guirlandes, vases, armoiries, emblèmes, médaillons, noeuds, monogrammes qui habillent entièrement le chœur du Moutier d'Ahun sont évidemment assez loin de la pierre sacrée de nos grandes cathédrales. Mais c'est encore un hymne à la création, étonnant de virtuosité que le peuple de cariatides que Simon Bauer a fait surgir dans ce miraculeux décor, et toutes les bêtes qu'il a lâchées, pour l'amusement des Chérubins, de la chimère à l'écreuil, et du chien à l'escargot. "Seigneur, est-ce assez?" demande un jour l'Auvergnat. Sa conscience auvergnate lui dit non. Alors, il prend un chêne à plein bras, tronc et branches, pour y tailler une gigantesque image du Crucifié. Et puis, pour se reposer, il sculpte un autre crucifix, dans un bois dur comme le roc. Ainsi a-t-il gagné son vin et sa chandelle. Mais qui sait si, quand il était bien fatigué, la Sainte Vierge n'est pas venue essuyer la sueur de son front, avec un pli de son manteau, comme au Jongleur de Notre-Dame?

X X X

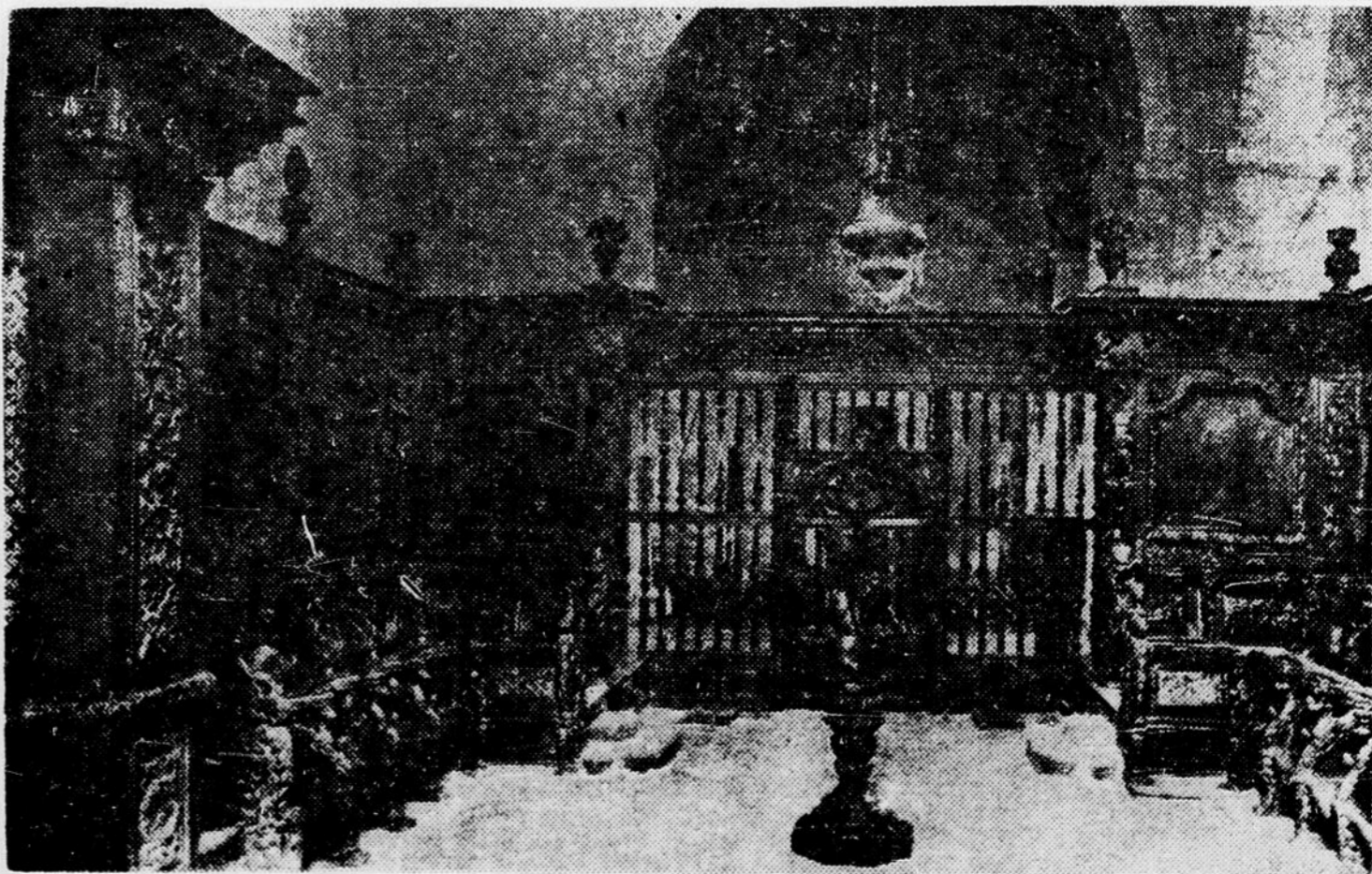
Deux siècles ont passé, et même un peu plus, lorsqu'en 1904, l'abbé Malapert, vicaire quelque part en Creuse, est nommé curé de Moutier d'Ahun. Il trouve les sculptures de Simon Bauer en fort piteux état, les unes toutes pisseuses de crasse, d'autres badigeonnées de lait de chaux. Il se met à la tâche après avoir arrêté les trois phases de leur restauration: potassium, cire et brosse à reluire. Pendant vingt ans, l'abbé Malapert décapera, cirera, brossera. Jules Malapert, prêtre, comme dirait le dernier prix Goncourt, sera, de son plein gré, l'homme toutes-mains du Bon-Dieu. Il ne

se contente d'ailleurs pas de sauver les boiseries de l'Auvergnat, et le Christ en buis qu'il retrouve dans un grenier (méconnaisable, lui aussi), et d'admirables statues polychromes du XII^e siècle: il fouille l'emplacement de la nef disparue, arrache au sol des pierres noircies dont il refera des statues, plante des rosiers alentour.

Et voici qu'un jour, le bruit se répand qu'il existe en Creuse, l'une des plus curieuses églises du monde chrétien, et qu'arrivent de toutes parts, les gros autocars marseillais ou scandinaves, et que pleuvent sur le Moutier d'Ahun les touristes à l'oeil rond. L'abbé Malapert qui n'exerçait jusque-là, en dehors de son ministère, que les fonctions d'ébéniste, sonneur de cloches, jardinier, écrivain, automobiliste, joueur d'harmonium, ajoute une nouvelle corde à son arc: en toute saison, à toute heure du jour, il recevra et guidera les visiteurs. Chemin faisant, d'un coup de brosse léger comme une touche de pinceau, il fait étinceler l'oeil du lion, bichonne le chien, mûrit la grappe. "Ça chante", dit-il alors gaiement.

L'abbé Malapert a aujourd'hui 77 ans. De tous les chênes qui parent son église, il est le plus beau, le plus vivace. Lui-même dit simplement: "Le curé conserve les boiseries et les boiseries conservent le curé". L'oeil bleu et la joue rose, tel un séminariste, il mène les processions d'un pas de tambour-major et entretient, me semble-t-il, des intelligences toutes personnelles avec quelques-uns de nos plus grands saints, notamment le bon saint Roch, dont chaque année, le 16 août, il célèbre la messe en plein air, sans que jamais un nuage vienne ternir la pureté du ciel. Toutefois, comme la terre manque d'eau à cette époque, on descend ensuite la statue du saint dans le lit de la Creuse, si basse que c'en est pitié. Et bien souvent, le soir même, une bonne petite pluie vient combler les vœux des paysans...

(Suite à la page 22)



Vue générale des boiseries



Photo du Bureau suisse du Tourisme

Le sport est à la mode à Klosters, en Suisse. La patinoire, au flanc de la montagne, fait la joie des jeunes.

CONSEILS D'UN PSYCHOLOGUE

La clef du succès

**Personnalité masculine et
Personnalité féminine**
(2e partie): suite

L'abbé E. Rolland au tout début de la deuxième section de son volume: **Sexe et Psychologie** expose les formes différentes que revêtent l'égoïsme et la jalousie, les deux déviations courantes de la tendance essentielle de l'être humain à conserver son être et à veiller sur son bien propre, suivant que ces défauts se trouvent dans une psychologie féminine, ou au contraire, dans une psychologie masculine.

L'égoïsme de l'homme lui fait rechercher son confort physique, ses aises; il lui semble que sa supériorité exige certains sacrifices, certaines attentions de la part de la femme ou des enfants. Ces exigences matérielles choquent fortement la délicatesse des femmes même quand elles viennent de leur mari.

L'égoïsme cependant peut prendre diverses formes; il ne consiste pas toujours à réclamer pour soi, sans égards pour autrui, le maximum d'avantages matériels: argent, aises, confort. Il en existe une autre forme, spirituelle celle-là, beaucoup plus subtile et combien redoutable. Cet égoïsme consiste à accaparer des valeurs supérieures aux biens sensibles.

Dans l'ordre de la connaissance, il y a le dilettantisme, connaître uniquement pour connaître, c'est-à-dire seulement pour jouir d'un enrichissement de l'intelligence; dans l'ordre de la volonté, il y a une méthode exécrable et quasi diabolique d'étouffer toute initiative chez les autres et de leur laisser que les rôles les plus inférieurs de subalterne, rendant toute critique impossible et n'octroyant qu'une responsabilité plus ou moins fictive. On en arrive ainsi à de véritables confiscations de personnalité.

Sur le plan sentimental, l'accaparement se voile sous les apparences du dévouement le plus absolu et de l'affection la plus pure et la plus désintéressée. Mais, prenez bien garde à tout ce sortilège. On se dévoue, on prodigue son affection, mais "on veut avoir pour soi tout seul celui qu'on aime, le tenir ligoté dans les liens du sentiment, dût sa personnalité s'en appauvrir et en souffrir même". Ce travers se retrouve beaucoup plus fréquemment chez la femme, spécialiste des affections vives et de l'amour exalté. Elle fait preuve d'expertise dans ce genre d'accaparement.

Citons l'auteur: "L'homme a une forme d'égoïsme plus massive et plus visible, plus grossière et plus brutale, sur laquelle il n'est guère tenté lui-même de se méprendre"... "L'égoïsme féminin prend instinctivement un autre tour". La femme se dévoue spontanément et instinctivement; elle a une façon tout à fait à elle de se pencher sur la faiblesse et la souffrance, façon nuancée de délicatesse, il est vrai, et que l'on rencontre

rarement, ou très exceptionnellement, chez l'homme.

N'allez pas croire toutefois qu'il n'y a pas une contrepartie à tout ce dévouement. Le pauvre moi féminin ne manque pas de se rattraper sur un autre plan qui est celui du sentiment. "Il prétend le plus souvent, de façon plus ou moins consciente, s'attirer une reconnaissance sentimentale qui lui livre, sous cet angle, la personnalité à laquelle il se consacre. C'est là le domaine d'élection où la femme cherche son bien. Elle est assez indifférente à l'influence intellectuelle qu'elle pourrait exercer. Ce n'est pas, elle le sent bien, sa spécialité. Mais l'influence sentimentale est bien son affaire à elle. Et sur ce terrain, elle tend à régner en souveraine. Elle veut posséder le coeur pour elle seule."

L'égoïsme de la femme est pour ainsi dire "altruiste" en ce sens qu'il passe par un "autre", mais n'en déplaît à vous, mesdames, c'est de l'égoïsme tout de même.

Pour trouver des faits qui illustrent cette description schématique de l'accaparement sentimental par la femme, on a qu'à ouvrir les yeux et à regarder autour de soi. Vous avez des exemples courants dans le cas des deux institutrices anglaises que nous présente la **Mousson** ou dans cet autre, **Ces dames au chapeau vert**. Vous vous souvenez, sans doute, pour l'avoir vu sur l'écran tout le tapage que cause à l'intérieur de la communauté sentimentale ("où il n'y a pas de place pour des recoins personnels", affirme l'auteur) le mariage tardif de l'une d'entre elles. Au dire de l'auteur, "la confiscation de personnalité peut être poussée si loin qu'elle entraîne presque le crime".

Cette déviation se retrouve assez souvent dans les rapports entre mère et enfant. L'amour maternel devient alors "passion" accaparante. Au lieu d'épanouir la personnalité qui lui a été confiée, de l'enrichir et de lui révéler son autonomie progressive, la mère fait de l'enfant "sa chose"; il s'agit dans la plupart des cas d'un enfant unique, le plus souvent, d'un fils. Au prix d'un dévouement exagéré, absolu, on rétrécit, on stérilise la personnalité affective de l'enfant, on l'asphyxie lentement sans même qu'il s'en rende compte, il faut à tout prix écarter l'épouse éventuelle. Monopoliser ainsi le coeur de son fils, est-ce bien, de la part d'une mère, faire preuve d'un amour véritable?

Même dans le mariage, l'on est témoin parfois du côté de l'épouse d'un accaparement sentimental du mari; on calfeutre en quelque sorte la personnalité de l'homme, on le chambre aussi longtemps qu'il est possible de le faire, on séquestre son "trésor" d'autant plus précieux qu'il était plus inespéré et (il faut bien l'avouer) qu'on le sent plus précieusement. On se le réserve d'autant

plus jalousement". Un mélange assez curieux d'amour maternel et d'amour conjugal se verrait assez souvent chez la femme quand celle-ci présente une grande différence d'âge à son profit, mais cette déviation se rencontre également chez des époux dont les âges sont bien harmonisés. "Certains caractères féminins ne supportent pas, à leur côté, une autonomie véritable."

La communauté matrimoniale admet une certaine intransigeance en ce qui a trait aux sentiments, c'est légitime. La dignité du mariage autrement courrait risque d'être compromise. Mais, si l'appartenance exclusive sur le plan affectif constitue une exigence naturelle, si à un certain degré une jalousie est explicable, "nécessaire et légitime", l'accaparement des sentiments du conjoint ne convient pas puisqu'il tend à méconnaître les droits de la personnalité humaine; c'est "en somme un refus d'admettre que l'autre soit autre. On voudrait se l'identifier et l'absorber sans tenir compte des inévitables barrières de l'être. On prétend équivalement se présenter comme fin dernière pour cet autre coeur, et on aspire à un hommage affectif qui se confond avec l'adoration... L'autre reste nécessairement lui-même, il le peut et il le doit, et si son coeur appartient naturellement au conjoint, ce ne peut être qu'à la condition de se réserver, suivant l'ordre, pour les autres affections légitimes. Ce coeur se doit à d'autres tâches encore qu'à celle du foyer, il garde des liens avec son ancienne famille, avec des camarades, des collègues, des amis... Il faut, non pas se tourner aveuglément vers la personne aimée en lui sacrifiant tout le reste, mais unir ses propres sentiments à ceux qui émanent d'elle, dans une même direction que le devoir indique."

Comme vous avez pu le constater l'accaparement sentimental est une forme d'égoïsme dangereuse puisqu'elle n'est qu'une contrefaçon de l'amour "et en esquisse seulement la grimace"; on se recherche soi-même uniquement à travers "l'autre". Hélas! Le coeur humain n'a-t-il pas des possibilités autrement riches? Si une jalousie naturelle est légitime voire nécessaire dans le mariage, doit-elle aller jusqu'à supprimer "les élans de deux âmes vers ce qui est beau et bon"? Prétendre qu'un accaparement sentimental doive aller jusqu'à empêcher l'épanouissement intégral de deux âmes, c'est très mal comprendre l'amour et "sa loi suprême qui est le don sans réserve à ce qui est plus grand que nous".

(à suivre)

Dr Laurence Martin-Pelland,
Le Droit, Ottawa.

COURRIER

Question: Auriez-vous la bonté de m'éclairer en répondant aux questions suivantes?

Un qui ignore tout de la sociologie.

- 1° Qu'entend-on par la doctrine sociale de l'Eglise?
- 2° Les églises dissidentes du protestantisme ont-elles leur doctrine sociale?
- 3° Où se puise cette doctrine catholique?
- 4° Qu'est-ce que la question sociale?

Réponse: Vu l'espace restreint aujourd'hui, j'essaierai de répondre à vos questions au prochain supplément.

LE DROIT interroge ses lecteurs

Votre avis?

Sur la nouvelle loi de la circulation dans Québec? . . .

Enquête d'ANDRE DUFOUR
Photos de PIERRE NORMANDIN



M. Arthur Moreau,
Emetteur des permis de conduire, rue Principale.

"La nouvelle loi éliminera un grand nombre d'accidents. Les statistiques démontrent que les chauffeurs de 17 à 24 ans causent les deux tiers des accidents de la province de Québec; et ce sont surtout ces jeunes gens qui devront subir l'examen."



M. Rhéal Gagnon,
159, rue Saint-Laurent.

"Avec ces fameux règlements de la circulation, on va avoir à se surveiller. Quand ils vont me faire passer mon examen, je vais toujours bien leur dire que je ne prends pas un coup. Mais après tout, ce n'est pas un mal. On fera plus attention."



M. Honorald Prud'homme,
chef de police à Perkins.

"Oui . . ., c'est toujours une bonne chose de faire passer des examens aux chauffeurs, mais ce n'est pas ça qui va les empêcher de boire au volant. Le gouvernement devrait prendre maintenant des mesures plus sévères contre les chauffeurs qui font usage de boisson, quand ils doivent conduire."



M. Jacques Dussault,
Courtier en assurances,
rue Principale, Hull.

"C'est la plus grande amélioration jamais réalisée dans la province de Québec, pour protéger le public. Cette nouvelle loi éliminera un grand nombre de conducteurs incapables. L'application des nouvelles mesures apportera inévitablement une diminution des taux d'assurance-automobile."



Mile Georgette Labelle,
63, rue Champlain, Hull.

"Ces règlements-là? . . . oui, ça peut avoir du bon sens. Mais je suppose que la police va nous surveiller plus, et qu'on va avoir plus de misère à se faufiler pour conduire quand notre "cavalier" va nous permettre de se servir de sa voiture. D'un autre côté, les chauffeurs devront mieux nous voir quand nous traverserons les rues."



Me Avila Labelle, C.R.,
Substitut du procureur de la Couronne à Hull.

"Puisse la nouvelle loi, exigeant un examen pour les conducteurs de véhicules-automobiles, aider à enrayer les accidents, évidemment trop nombreux. Le gouvernement doit être félicité pour avoir adopté à l'unanimité une loi à cet effet. Il faudrait cependant se souvenir du vieux principe: "La prudence est la mère de la sûreté."

Sportoriettes

REVUE RÉTROSPECTIVE

Par Rosaire BARRETTE

Un boxeur québécois assassiné à San-Francisco

QUI se souvient aujourd'hui de ce colosse québécois qui parcourut la plupart des grandes villes américaines en qualité de partenaire des meilleurs boxeurs et lutteurs du temps et qui fut trouvé assassiné une nuit sur les quais de San-Francisco?

Ce compatriote, dont les aventures constitueraient le plus passionnant des romans, se nommait Henri Gingras. Il avait vu le jour en 1868 dans le quartier Saint-Sauveur, à Québec, et, dès son bas âge, il avait manifesté un goût tout particulier pour le pugilat et la lutte.

Il ne tarda pas à se faire remarquer dans la région de la Vieille Capitale, où tous furent à même de reconnaître sa supériorité qu'il se faisait un plaisir d'affirmer dans les bars, au marché, sur les quais et maints autres endroits où il était susceptible de rencontrer un adversaire. Autrement dit, c'était un fort-à-bras, animé d'un esprit fanfaron et querelleur, qui s'amusa à provoquer tout le monde.

Un jour, Gingras fit la connaissance d'un riche négociant américain, qui se trouvait de passage dans la cité de Champlain. Émerveillé de la force et de l'adresse du Canadien-français, l'Américain lui proposa de l'emmener aux États-Unis où, dit-il, il était assuré de faire fortune en peu de temps.

Notre matamore partit donc pour New-York. Tout de suite, il s'acoquina là-bas avec tous les costauds du Bowery et fut bientôt en évidence dans ce milieu de batailleurs. Il participa à des combats qui lui rapportèrent de jolies sommes et eut raison de la plupart de ceux qui se mesuraient contre lui.

Il fut mêlé à des rixes retentissantes dans le port de la Métropole américaine et les matelots de toutes les nations purent juger de l'habileté exceptionnelle de ce Canadien extraordinaire.

Gingras se rendit à Détroit, Chicago, Cleveland, Buffalo, où on le reconnut comme l'as des coqs. A Baltimore, il s'engagea dans un cirque qui visita tout le littoral de l'Atlantique et lança des défis à tous les pugilistes et lutteurs qu'il rencontra dans les différentes villes.

A la Nouvelle-Orléans, un promoteur lui procura plusieurs engagements intéressants, et Gingras devint vite la coqueluche du vieux quartier français. Il alla faire une tournée des Antilles et en revint avec tous les honneurs.

Ses pérégrinations le conduisirent enfin en Californie où affluaient alors des gens venus de tous les coins du monde. Comme sa réputation l'y avait précédé, le Québécois fut tout de suite admis dans les organisations sportives; il y continua ses démonstrations du grand art viril, mais évolua peu à peu vers la lutte pour laquelle il avait un engouement réel.

Gingras était parvenu à se ramasser quelques milliers de dollars et, avec ce montant, il se porta un jour acquéreur d'un hôtel à San-Francisco, tout près du Chinatown. On devinera sur-

le-champ que son établissement devint à l'instant le rendez-vous de tous les athlètes de la ville et des environs.

Le nouveau propriétaire se mit à organiser des séances de boxe et de lutte dans son hôtellerie même, et, ces soirs-là, la foule s'y écrasait littéralement. Il va sans dire que les résultats de ces exhibitions donnaient lieu à des discussions et altercations qui souvent dégénéraient en mêlée générale.

En pareille circonstance, notre compatriote, soucieux de son autorité et confiant dans sa force herculéenne, faisait maison nette, et nombreux furent les matelots et marchands japonais, chinois, hindous, javanais et autres qui reçurent des coups qu'ils n'oublièrent jamais.

Un soir, — c'était en juillet 1900 — Gingras fut invité à se battre contre un fameux boxeur chinois dans la principale salle du Chinatown. Chong-Lee, le plus

important commerçant de ce quartier, avait annoncé que cette rencontre avait lieu pour un enjeu de cinq mille dollars. Ce fils du Céleste Empire était convaincu que l'athlète de Tien-tsin knockouterait le Canadien.

Le combat dura exactement cinq rondes, et le Chinois resta étendu dans l'arène. Cette défaite inattendue souleva tous les Orientaux présents, et plusieurs voulurent faire un mauvais parti à Henri Gingras. Mais ce der-

nier réussit à s'esquiver et reprit tranquillement le chemin de son hôtel.

Hélas! il ne devait point y rentrer.

De bonne heure le lendemain matin, on trouva son cadavre sur les quais de San-Francisco. La police présuma qu'il avait été assassiné par certains Jaunes qui avaient perdu leur pari.

Ainsi se termina la carrière d'un homme de chez nous dont les faits et gestes sont inscrits dans les annales sportives de l'Oncle Sam!



Les hommes du porte-avions "Eagle" portant des vêtements spéciaux contre le froid déblaient le pont de vol de leur navire au moyen de pelles et de jets de vapeur.

Des volontaires sautent à l'eau afin de mettre à l'essai des vêtements destinés à les protéger contre les eaux glacées. On met aussi à l'essai de nouveaux radeaux en caoutchouc qui serviront aux pilotes de l'amirauté.



A gauche, un "boffin", M. Malcolm Compston, plonge à la mer du pont du porte-avions "Eagle" et (à droite) s'amuse à nager sur le dos. C'est de cette façon qu'on a mis à l'essai ces nouveaux habits.

(Feature Mat Service)

Vêtements à l'épreuve des eaux glacées

Par une température bien au-dessous du point de gel, les hommes de science de l'amirauté britannique mettent à l'essai ce qu'il y a de plus nouveau en fait de vêtements contre le froid durant une croisière de la flotte métropolitaine au large des côtes orientales du Groënland. Les volontaires, qu'on a surnommés "boffins", s'en sont donné à cœur joie en plongeant dans les eaux glacées avec leurs vêtements spéciaux et en subissant des épreuves d'endurance à bord de radeaux de caoutchouc.

La croisière avait pour but de fournir de l'expérience aux quelque 6,000 officiers et matelots sur les manoeuvres dans des mauvaises conditions de température et de permettre l'essai de l'équipement de toute sorte. Les navires qui ont pris part aux manoeuvres sont le cuirassé "Vanguard", le porte-avions "Eagle", le destroyer "Eagle", le destroyer "Diamond", le contre-torpilleur "Swiftsure" et trois frégates contre les sous-marins, en plus de plusieurs autres unités.

Les manoeuvres, auxquelles ont pris part plusieurs avions du porte-avions et divers hydravions, se tenaient parfois plusieurs jours sans interruption dans la nuit perpétuelle de l'Arctique. A bord du porte-avions "Eagle" les hommes vêtus d'un uniforme nouveau genre déblaient le pont au moyen de pelles et de jets de vapeur.

Les savants de l'amirauté ont ainsi recueilli de nombreuses données sur les nouveaux vêtements et sur les radeaux de caoutchouc qui, lorsqu'ils seront mis au point, seront distribués à tous les membres du personnel aérien naval.

Depuis le mouchoir d'Adam

Où l'on voit que le mouchoir n'a pas toujours servi à moucher et que la chimie n'est pas restée indifférente à son cas.

par Margaret K. ZIEMAN

QUAND vous employez un mouchoir de cellulose — ce mouchoir en simili-papier vendu sous de nombreuses marques, et qui est à la fois si pratique, si hygiénique, si peu coûteux — songez-vous que vous disposez, grâce à la chimie moderne, d'une commodité que les plus riches monarches d'antan vous eussent enviée? Savez-vous, par exemple, que Henri IV de France ne possédait que deux mouchoirs? Et que, selon le *Journal* de Samuel Pepys, Charles II d'Angleterre n'en possédait pas davantage?

Dans l'Europe du XIVe siècle, le mouchoir marquait la qualité de son propriétaire. L'élégante y tenait comme à ses bijoux: aussi les dames de la cour se faisaient-elles invariablement portraiturer mouchoir en main — un mouchoir toujours très grand et bordé de la plus fine dentelle.

Originaire d'Italie, la mode de ces luxueux mouchoirs passa en France avec Catherine de Médicis, dont Henri II avait obtenu la main. Ces ornements vestimentaires coûtaient ordinairement une fortune, car on les faisait avec les plus fins tissus, ornés de franges, de dentelles ou de guipures d'une délicatesse vraiment arachnéenne. On les réservait évidemment aux grandes occasions, comme les mariages, les baptêmes, les bals de la cour. En Angleterre et en France, les dames de sang bleu maniaient savamment ces trésors de soie et de dentelle pour retenir l'attention sur la grâce de leurs mains. Et bien avant le jeu de l'éventail, si propice au flirt et au badinage, il y eut, on le sait, le langage du mouchoir. Qu'une belle le laissât choir et le soupissant, enfin, pouvait cesser de soupirer!

Cependant, malgré la finesse de la toile ou de la soie employée à leur confection, il est douteux que ces mouchoirs d'apparat eussent l'éclatante blancheur des mouchoirs d'aujourd'hui. Avant l'invention des agents chimiques de blanchiment, il fallait blanchir les tissus au soleil ou à l'eau bouillante, ce qui ne donnait pas une blancheur absolue. Cette blancheur parfaite s'obtient de nos jours par l'emploi de procédés chimiques.

D'autre part, l'époque des beaux mouchoirs ne se distinguait pas par la propreté! Les fines soieries et les riches brocards ne souffraient pas le lavage. Le dégraissage chimique, le nettoyage à sec n'avaient pas été inventés. Il est sûr, enfin, qu'on ne portait pas ces mouchoirs d'ornement par raison d'hygiène. Si l'on parfumait lourdement ces étoffes de prix, c'était pour qu'un nuage embaumé couvrit, à la moindre agitation, une odeur qui n'a pas droit de cité....

L'ancêtre du mouchoir

Le mouchoir moderne, plus simple, mais aussi plus pratique, ne relie pas ses origines à ces aristocrates: il rattache plutôt sa lignée au *sudarium* des

anciens Romains, un petit linge que portaient les sujets de César pour s'éponger le visage, à l'occasion, et qu'ils se mettaient aussi devant la bouche afin d'éviter la contagion, en temps d'épidémie. C'est ce chiffon simple et modeste qui est vraisemblablement l'ancêtre du mouchoir actuel.

Au théâtre, les Romains agitaient leur mouchoir pour accueillir les personnes de rang, ou encore pour applaudir les acteurs. L'empereur, pour donner le signal d'ouvrir les jeux sanglants de l'arène, y laissait tomber son mouchoir.

Il est probable qu'au début, le mouchoir servait strictement à des fins hygiéniques, mais cet usage essentiel se perdit après la chute de l'empire romain, alors que la civilisation connut une régression assez marquée. Ce n'est qu'avec la Renaissance que le mouchoir retrouva son ancienne popularité, encore que le morceau d'étoffe visât principalement à marquer le rang du propriétaire! Pourquoi ne pas admettre très franchement que nos lointains ancêtres ignoraient à peu près tout de l'hygiène la plus élémentaire? A preuve ces boutons qu'on mettait aux manches des vestons, dans le dessein d'empêcher les hommes de l'époque de se moucher sur leurs manches... L'exception, car il y a toujours des exceptions, fut le savant Erasme: ce Hollandais, qui vécut de 1465 à 1536, estimait nécessaire d'épancher les humeurs nasales dans un linge spécifiquement réservé à cette fin. Aussi ne s'étonne-t-on pas d'apprendre que le grand Erasme possédait une impressionnante collection de mouchoirs.

Ce n'est en somme que vers la fin du XVIIe siècle que le mouchoir cessa d'être strictement un accessoire de luxe pour devenir une commodité d'usage courant. Souci d'hygiène? Hélas! plus simple est la vérité! A la fin du XVIIe, les nobles français se mirent à priser, car chacun sait que toutes les coutumes élégantes sont nées à la cour de France. Et il fallait bien s'essuyer le nez, après les prises, pour ne pas tacher son jabot ou son pourpoint. Où l'on voit que le tabac a eu au moins un avantage, du point de vue de la propreté, puisqu'il a redonné au mouchoir son usage essentiel.

En moins d'un siècle, l'habitude de priser s'étant propagée à toute l'Europe, et les bourgeois tenant à leur pétun pulvérisé aussi fortement que les gens de cour, le mouchoir devint d'usage général et quotidien. On le portait dans une poche affectée à cette commodité, d'où l'expression "mouchoir de poche".

C'est aussi l'habitude de renifler du tabac qui mit en vogue les mouchoirs de couleur, celle-ci dissimulait mieux les taches brunâtres de la plante à Nicot. Voilà pourquoi presque tous les hommes du XVIIIe siècle portaient de grands mouchoirs de coton teint ou imprimé.

Le cachet de la couleur

La couleur s'appliquait alors

à la main, avec des blocs de bois. On se servit plus tard de plaques de cuivre gravées. Le mouchoir étant de dimensions restreintes, on y faisait l'essai des nouvelles méthodes d'impression et des nouveaux dessins destinés aux tissus. A l'époque, on employait surtout les teintures d'origine végétale et animale. Garance, indigo, safran, etc., provenaient des plantes; des insectes fournissaient le cramoisi, la cochenille, l'écarlate; et on tirait le bleu royal d'un colimaçon de la Méditerranée.

Comme il existe aujourd'hui quelque 2.000 teintures synthétiques, tirées pour la plupart des composés du coaltar, et comme l'impression sur cylindre est beaucoup plus rapide et économique, on imprime une myriade de couleurs et de dessins sur les mouchoirs destinés à nos élégantes. Certains de ces mouchoirs ont autant de cachet que si on les avait peints à la main.

Notons cependant que les mouchoirs "illustrés" si populaires de nos jours ne constituent pas une innovation. Au XVIIe et au XVIIIe siècles, les mouchoirs de ces messieurs s'ornaient en effet de cartes géographiques, de calendriers, de portraits, ou encore d'illustrations commémorant des événements historiques et politiques. Ces dessins prenaient souvent un tour caricatural. Ainsi, à l'époque où Napoléon aspirait à régenter l'univers, les Anglais raffolaient des mouchoirs qui ridiculisaient l'époux de Joséphine.

Quand tous les hommes eurent adopté le port du mouchoir, les dames, qui ne souffrent pas d'uniformité, se mirent à porter des mouchoirs plus petits et plus délicats. On voit, encore aujourd'hui, des mouchoirs féminins de fine batiste exquisement brodés, vestiges d'un autre siècle, alors que les élégantes persistaient à ne porter jamais cet ornement à leur nez.

La femme contemporaine dispose d'un choix beaucoup plus vaste de tissus à mouchoir, grâce à l'amélioration du tissage mécanique et des procédés chimiques. La soude caustique, par exemple, sert non seulement à blanchir les tissus, mais aussi à lustrer le coton mercerisé. La rayonne, encore inconnue il y a un siècle, doit également son existence à la soude caustique.

Si longtemps que fut oublié le rôle hygiénique du mouchoir dans le passé de l'Histoire, ce rôle s'affirme aujourd'hui partout. Et le mouchoir de cellulose, qu'on met au rebut après chaque usage, représente, on en conviendra, le plus parfait aboutissement du point de vue de l'hygiène. Cette réalisation eût été impossible sans la chimie moderne, puisqu'il faut traiter la pâte de bois au sulfite pour produire la pulpe dont on fait le mouchoir de simili-papier.

Le plus certain, c'est qu'avec les mouchoirs de "papier", on ne met jamais un rhume dans sa poche...

(L'Ovale — C.I.L.)



Un chaud gilet pour le ski.

Le Courrier de Jeanne

Q. — Nous avons été invités, au diner de Noël, chez des amis, un jeune couple de notre âge. Mon mari et moi sommes des jeunes mariés et comme nous n'avons pas beaucoup d'argent (nous étant acheté une maison), nous n'avons pas les moyens de recevoir souvent. C'est dire que nous allons plus souvent chez nos amis qu'eux sont reçus dans notre foyer. A ce diner de Noël, mon mari, sans me consulter, a acheté une gerbe de roses qu'il a fait parvenir à cette jeune femme. Je ne sais même pas s'il a signé mon nom et il refuse de me le dire en se moquant de moi. N'ai-je pas raison d'être jalouse de cette folie soudaine? N'aurait-il pas dû au moins adresser les fleurs à "Monsieur et Madame"?

CHAGRINEE.

R. — Soyez donc un peu plus raisonnable, petite madame. Fort bien; votre mari aurait pu vous consulter avant d'acheter ces fleurs. Mais peut-être prévoyait-il votre refus ou la petite scène que vous avez décidé de tourner en jalousie? Je regrette encore de vous dire que vous êtes dans le tort; c'était bien à "Madame" seule, c'est-à-dire à l'hôtesse, qu'il fallait faire parvenir les fleurs. On ne fait pas parvenir de fleurs à un homme. Oubliez donc au plus tôt cette

querelle et ayez même l'humilité de présenter vos excuses à votre mari. Son geste était celui d'un homme qui sait vivre. Il a sûrement signé votre nom avec le sien, sur la carte qui accompagnait les fleurs. C'était un moyen charmant de prouver votre reconnaissance à vos amis. Car soyez assurée que le mari de votre amie a considéré ce cadeau destiné également à lui, bien qu'indirectement.

x x x

Q. — Quelles couleurs me suggèreriez-vous pour un salon, où je voudrais une atmosphère reposante? Pour un vivier, où j'aimerais un air gai?

FUTURE MARIEE.

R. — Les tons olive, brun, tan, gris chaud et bleu-vert sont reposants; si vous recherchez des nuances gaies, choisissez parmi le rouge, l'orange, le jaune et le vert émeraude, que vous saurez nuancer de tons reposants, afin de ne pas donner à la pièce un aspect criard qui vous taperait bientôt sur les nerfs.

x x x

Q. — Pourriez-vous m'indiquer des aliments qui sont sources de vitamine D?

VIVIANE.

R. — Les jaunes d'œufs; le lait; le beurre; les huîtres; le saumon; la sardine de Californie.

La collaboration entre parents et instituteurs

— par Thérèse L'HEUREUX —

PARENTS et instituteurs doivent collaborer dans leur mission d'éducation. Voilà la formule des associations de parents et d'instituteurs. Dans leurs conversations avec les professeurs de leurs enfants, nombre de parents commettent des erreurs fréquentes. Pour aider les parents à s'informer sincèrement des études de leurs enfants, le "Woman's Home Companion" suggérait récemment quelques questions-types.

Inutile de parler de collaboration, si Madame se rend auprès de l'instituteur dans l'unique but d'entendre des phrases élogieuses. "Robert est très distrait en classe." Une telle phrase vous prouve bien plus l'intérêt de l'éducateur qui l'a prononcée que si vous entendiez: "Robert est un excellent élève. Il marche sur les traces de son père."

"Le rendement de mon fils ou de ma fille à l'école est-il aussi bon qu'il devrait l'être — pour lui?" Voilà la question qu'aimeraient entendre nombre d'instituteurs. Au contraire, disent-ils, les mamans viennent les voir pour recevoir l'assurance que leurs enfants travaillent mieux, du moins, aussi bien que la moyenne de la classe. Les instituteurs spécifient que l'on doit juger l'enfant, non selon la moyenne, mais selon lui-même, parce qu'il est un individu, avec ses aptitudes et ses difficultés personnelles. S'il fait tout en son possible, alors devrait-on être satisfait de son travail. Evidemment, le sujet est délicat et c'est pourquoi les professeurs préféreraient le voir amorcé par les parents.

"Que préfère-t-il à l'école?" Cette seconde question a beaucoup d'importance pour qui veut guider l'enfant à développer ses aptitudes et à réussir dans des sujets où il n'exceller pas. Supposons que l'institutrice vous confirme que votre Jeannot manifeste de l'enthousiasme pour les travaux manuels. Vous lui parlerez à votre tour de la petite hutte que construisent Jeannot et ses petits amis. Il se peut que Jeannot ne réussisse pas en composition française. Si l'institutrice lui suggère un sujet d'intérêt pour lui (par exemple, la hutte qu'il construit chez lui), peut-être apprendra-t-il à mieux s'exprimer, du moins, à faire un effort?

"Comment se comporte mon enfant, dans la salle de jeu ou dans la cour de l'école?" Peu de parents songent à s'informer en ces termes. L'institutrice sait si votre enfant préfère la solitude, un seul ami, ou une foule de camarades. Si vous êtes disposée à l'apprendre sans vous offusquer, elle est prête à vous révéler si votre fille est aimée ou non de ses compagnes. A vous et à l'institutrice d'y remédier, d'un commun accord.

"Que pouvons-nous faire pour aider notre enfant à la maison?" Tout instituteur raffolera d'une question de ce genre. Il s'informerait de l'aide que vous apportez à votre enfant dans ses devoirs.

Peut-être faut-il un peu d'humilité, en plus de sincérité et de compréhension, pour entendre autre chose que des louanges sur ses petits? Mais la meilleure façon de les aimer n'est-elle pas de leur procurer une éducation supérieure?



UN TRESOR! Voilà comment se qualifie une nappe crochétée à la main. Aux jours des grandes réceptions, une belle nappe donne à la table une apparence féerique. De plus, ces magnifiques pièces toujours à la mode se transmettent d'une génération à l'autre. Les motifs de ce riche modèle sont faciles et rapides d'exécution. On peut réaliser la nappe en blanc ou en écarlate, selon son goût. Explications en français.

Pour commander le patron no T-104, écrivez au Service des Patrons, Le Droit, 368, rue Dalhousie, Ottawa, ayant soin d'inclure cinq cents (en argent) et une enveloppe affranchie. Seules les demandes remplissant ces conditions recevront une réponse.

Le mur vedette

LE mur vedette consiste en un mur (parfois deux) traité en contraste absolu vis-à-vis des autres murs de la pièce. Par exemple, un mur peut être richement décoré de papier-tenture à large dessin et ses trois murs compagnons recouverts d'une texture sobre. Un mur peut être clair, les autres foncés. Deux murs seront rayés, les deux autres fleuris. Quelle que soit la formule, le mur vedette ressortira fortement au point de vue dessin et couleur.

Et pourquoi le mur vedette? Pour créer l'intérêt dont chaque pièce a besoin; pour attirer l'attention vers un beau mur ou un magnifique groupe de meubles; pour donner de la variété à votre décoration murale.

Quel mur de la pièce sera le mur vedette? Plusieurs décorateurs choisissent le mur où se trouve le foyer. Ce mur est déjà le centre naturel vers lequel convergent les activités; l'addition d'un décor riche en accroîtra la prédominance. Si vous ne possédez pas de foyer, le meilleur choix est le mur plein, non brisé par portes et fenêtres. Vous aurez alors le fond de scène idéal pour faire votre groupement de meubles le plus important. Dans une pièce rectangulaire, ayant la fenêtre à un bout, le mur opposé, s'il est plein, est aussi un bon choix pour votre mur vedette.

Vous vous demandez peut-être si ce genre de décoration n'est pas une mode passagère. Franchement, nous aussi, avions eu ce doute. Mais le mur vedette existe depuis bon nombre d'années maintenant et ne semble rien perdre de sa popularité première. Il est même de mise dans la cuisine, où un beau papier-tenture lavable ou fini plastique vient décorer et définir le coin où vous placez la table.

Quand vous employez le mur vedette, il faut porter une attention toute particulière à votre harmonie de couleurs. Nous vous recommandons fortement d'utiliser les papiers-tentures compagnons. Les couleurs et les dessins de ces papiers, de même que leurs textures, ont été coordonnés par des spécialistes en couleur et en décoration. Vous pouvez être certaines d'une harmonie parfaite entre vos murs. Il vous sera ensuite facile de trouver tentures et tapis pour compléter. Il y a même des collections où vous trouverez les deux papiers compagnons et la draperie, le tout à des prix très raisonnables.

Le nylon relègue

(Suite de la page 13)

sont incombustibles. Lavez cette fourrure, elle séchera en quelques heures, tandis que l'eau gâche irrémédiablement la fourrure de caribou. Le caribou ne dure qu'une saison, mais la fourrure de nylon s'use beaucoup moins vite. Et le costume de nylon qui coûtait d'abord \$200



CE DEUX-PIECES se soumet à toutes les exigences de la mode hivernale: le tissu est un tweed épais, noir et blanc; les lignes souples laissent deviner la taille et permettent la ligne naturelle des épaules. Une tenue idéale pour le sport!

(Pages de France No 9321)

Un deux-pièces pour toutes les saisons

(S.I.F.) — Le deux-pièces a pris dans les collections d'automne et d'hiver une importance capitale. Et la raison en est bien simple. Sa ligne s'accorde tout particulièrement aux canons nouveaux de la mode: les épaules naturelles, cette taille souple, cette ligne qui laisse deviner les formes sans les marquer avec exagération; ce jumper qui dépasse la taille pour s'arrêter aux hanches, autant de points essentiels de la silhouette moderne. Le tweed est l'un des tissus par excellence utilisés pour cet ensemble. Surtout lorsqu'on donne à celui-ci une destination sportive. Mais si parfois on aime un tweed assez lâche, épais, bourru, on lui préfère le plus souvent un tweed fin, serré — de deux tons — souvent un blanc et un noir et qui peut aussi servir à deux fins. Il réalise en effet un costume classique et susceptible d'être porté le matin — mais également un costume élégant qui pourra avoir droit de cité jusqu'à la fin de la journée. Plus habillé est le lainage de fantaisie — ou mieux

encore le jersey. Et ce dernier partage avec le tweed la faveur des collections.

Quant aux formes, elles sont multiples, mais elles se résument cependant en quelques traits types. ans 1953, le deux-pièces comprend une jupe droite le plus souvent élargie d'un pli qui s'ouvre seulement à la marche — et placée devant ou derrière — et d'une sorte de veste ou de jumper non coupé à la taille, et fermé par quatre ou six boutons. L'encolure peut être montante — petit col officier — ou s'arrêter au ras du cou — ou bien largement dégagée en carré, par exemple. Dans ce cas, un jeu d'écharpes complète l'ensemble — et l'égaye s'il est uni ou de nuance foncée. On peut, en d'autres cas, glisser sous ce jumper une blouse chemisier.

Enfin le deux-pièces se complète en beaucoup de cas d'un petit paletot vague et court en même tissu, qui s'arrête aux hanches à l'endroit exact du jumper. Et tant que les très grands froids ne nous obligeront pas à recourir au vêtement de pelage, le deux-pièces laissera à la silhouette sa grâce pimpante.

On utilise beaucoup le tricot pour border le deux-pièces, et on complète le costume par un petit béret bordé lui aussi de la même bande de tricot.

Nous vous proposons justement aujourd'hui un modèle qui comporte cette garniture très nouvelle et très pratique.

(L'Ovale-C.I.L.)

JEANDINE

LE CRIME de l'abbé Bienaimé

par PIERRE MAURICE

PREMIERE PARTIE

LE PRETRE

I

L'esprit de la petite ville

Lorsqu'en avril 1890, l'abbé Dominique Bienaimé fut nommé curé de Saint-Thierry-sur-Martel, il retrouvait la paroisse en plein marasme religieux, telle qu'il l'avait laissée six ans auparavant — il y était alors vicaire, — pour rejoindre la cure d'Aubrive, où son évêque l'avait appelé. Il n'y avait pas trop mal réussi, à cette cure d'Aubrive! De paroissiens à tendances diverses, il en avait fait un bloc bien uni. C'est la raison pour laquelle son évêque n'avait pas craint de le nommer à Saint-Thierry, quoique relativement jeune — il avait à peine 37 ans. Il succédait à ce brave abbé Boyet qui venait de s'éteindre doucement, après trente ans de ministère dans cette paroisse. M. l'abbé Boyet était fils d'un gros fermier du plateau; il disposait d'une fortune rondelette lui permettant de faire beaucoup de bien. Les pauvres le connaissaient. Au surplus, c'était un administrateur! Et si, en dehors de sa charité personnelle bien connue, on avait voulu porter sur lui un jugement en raccourci, on aurait pu dire qu'il était un fonctionnaire religieux modèle. Pas d'ennemis!

L'abbé Boyet n'avait jamais créé d'histoires. Quand il mourut, Camille Durozay, qui signait prétentieusement Camille Desmoulins, le couvrit de fleurs dans son journal *L'Avenir*, feuille anticléricale et antireligieuse, dont il était propriétaire et directeur. Quelques catholiques d'avant-garde, en présence de cette étrange sympathie, avaient hoché la tête. Ces fleurs, jetées sur le cercueil du placide abbé Boyet, répandaient une odeur sentant son diable d'une lieue. Camille Desmoulins, en rendant hommage à la courtoisie du disparu, en somme, le remerciait d'avoir laissé son troupeau paître dans une religion toute théorique, où la lettre était scrupuleusement observée, mais d'où l'esprit était généralement exclu. Il est vrai que le ministère de l'abbé Boyet manquait de profondeur sur le plan spirituel. Il aurait fallu tout d'abord extirper certaines mauvaises herbes qui foisonnaient dans l'âme de beaucoup de ses paroissiens. Mais ce prêtre avait peur, très peur de les froisser. Il lui suffisait de voir son église presque pleine le dimanche pour en conclure que sa paroisse s'acheminait calmement vers le paradis.

Cela faisait le jeu de Durozay qui pouvait clamer dans ses articles: ces gens-là ont beau aller à l'église, ils n'en sont pas meilleurs pour cela. Et de fait, la charité, la vraie, qui ne consiste pas dans le don de quelques sous fait à un pauvre, mais dans le don de soi-même au profit des déshérités, et surtout de ceux qui sont loin de Dieu, n'existait pas.

Un observateur attentif, étranger au pays, n'aurait pas tardé à découvrir trois classes dans la société. Sans doute, il n'aurait pas employé la locution qui courait la ville: la "haute", le "fretin", le "peuple", mais il n'aurait pas mieux défini, avec des mots appropriés, les divisions telles que la coutume les avait établies. La "haute"! De vieilles familles, en général très simples, chrétiennes, on pouvait même dire foncièrement chrétiennes. Et, venant à un échelon au-dessous, l'ensemble de ceux à qui la fortune avait souri, dont les filles étaient passées par la pension de Mme Agnès et les fils au collège. Ceux qui sortaient du collège n'en tiraient aucune vanité, mais ces demoiselles, formées par Mme Agnès, quittaient la pension avec de la prétention jusqu'au bout des ongles. Elles avaient un esprit de caste qui, d'année en année, renforçait la vieille bastille bourgeoise. Mme Agnès exigeait que les filles connussent leur religion, malheureusement, si la lettre brillait, le fond de l'âme n'était pas retourné et la bonne semence n'y pouvait germer. L'orgueil, d'ailleurs, l'eût étouffée.

Venait ensuite le "fretin", comprenant petits artisans, employés, petits fonctionnaires: les garçons avaient été formés à la pension du Fr. Athanase, ceux qui n'allaient pas à l'école laïque, bien entendu; les filles: à l'école de la Soeur Madeleine. Comme l'orgueil héréditaire était banni de ces âmes, le travail de formation spirituelle se faisait mieux. On y aimait Dieu simplement. Jésus, fils du charpentier Joseph, devait être à l'aise au milieu d'eux.

Puis le "peuple", très facile à délimiter. Saint-Thierry possédait deux usines aux salaires de misère. L'ouvrier y gagnait 3 à 4 francs par jour, avait généralement deux, trois, quatre enfants, compensant en cela le vide des naissances de la "haute", où l'enfant unique était une garantie contre l'émiettement des fortunes. Il est certain que la pau-

vreté, la misère même élaient domicile chez ces malheureux, qu'aucune loi sociale ne protégeait alors! Et Durozay avait beau jeu de parler de l'exploitation de leur misère par les patrons et de l'indifférence coupable de la bourgeoisie à leur égard.

Lorsqu'en 1878, l'abbé Bienaimé avait été nommé vicaire à Saint-Thierry, en sortant du Séminaire, il connaissait l'état d'esprit de la population, étant né et ayant habité Saint-Ferréol, un village situé aux portes mêmes de la ville. Après quelques mois de ministère, il avait osé dire à son curé:

—Monsieur le curé, notre paroisse présente un esprit consolant si on n'observe que l'extérieur, mais, en fait, elle n'a pas au cœur le feu sacré. Elle ne connaît pas Dieu dans son amour. A part un petit troupeau qui prend ses racines dans nos vieilles familles et dans la classe moyenne, ceux qui devraient donner l'exemple par le rang qu'ils s'attribuent s'approchent rarement des sacrements. Peut-être y aurait-il lieu de remuer ces chrétiens indifférents?

Mais ce bon abbé Boyet, qui n'était pas pour la communion fréquente, ayant une légère teinte de jansénisme, se contentait de sourire:

—Vous êtes jeune, mon brave abbé; sachez que nous devons prendre mille précautions pour ne pas effaroucher une partie de notre auditoire, j'ajouterais la plus généreuse! Nous verrions bientôt l'église désertée.

—Soit, répondit le vicaire, mais un petit troupeau bien uni dans l'amour de Dieu vaut mieux qu'une assemblée qui se pare du masque religieux et oublie les principes élémentaires de la charité.

Mais pourquoi donc ce jeune vicaire voulait-il troubler la quiétude d'un pasteur dont la bonhomie était louée par ceux qui se décernaient le titre de bien-pensants? Et lorsque l'abbé présentait à son curé, pour approbation, les sermons qu'il était appelé à faire, il les voyait édulcorés des vérités essentielles qu'il était bon d'exposer, mais qui auraient certainement froissé les pharisiens composant son auditoire.

Ah! ce carré de pharisiens! Il n'était peut-être pas étendu, mais il était formé de blocs solides. L'abbé Bienaimé n'avait pas mis longtemps à en fixer les contours, et son cœur généreux bouillait en songeant que les âmes simples n'osaient rentrer à l'église après leur première

Communion, dans la crainte de se heurter à ceux qui paraissaient vouloir monopoliser la religion.

Comme le feu divin n'alimentait pas le cœur de cette société, le diable malicieux y faisait du bon travail. Les visites fréquentes que se rendaient ces dames procuraient l'occasion de passer au crible le prochain. Les moindres histoires étaient colportées, déformées, grossies, jamais à l'avantage, bien entendu, de celui ou de celle qui était sur la sellette; mais, en fait, comme tout le monde y passait, il y avait autant de victimes que de détracteurs. Les points essentiels principalement discutés visaient, en premier lieu, les serviteurs "dont on ne pouvait rien tirer" et dont on réduisait les salaires à la suite d'une entente tacite. Ensuite, les mariages! Oh! ces mariages, quels soucis! On était aux aguets pour savoir si l'entente régnait parmi les nouveaux élus; on supputait ceux qui paraissaient possibles. On était au temps où la jeune fille ne pouvait sortir seule, où elle devait regarder droit devant elle. Le père, la mère, quelquefois la bonne lui servaient de garde du corps. La mère surtout était son cicerone obligé lorsque le jeudi ou le dimanche, après Vêpres, on montait au salon de Mlle Baron.

Curieuse figure que cette demoiselle Baron. Elle avait été mexicaine de compagnie d'une dame mexicaine fort riche, qui lui avait laissé en mourant la plus grosse partie de sa fortune. Et cette demoiselle Baron, trop âgée pour convoler, avait formé le projet d'être comme une agence matrimoniale à Saint-Thierry. Elle avait fait construire, attendant à son immeuble, un grand salon qui servait de lieu de rencontre à toutes les familles en quête d'un gendre ou d'une belle-fille. On montait chez Mlle Baron pour faire apparemment un peu de musique. Chacun exposait ses talents. On dansait, pendant que le prudent notaire, Gaillard, qui connaissait l'état des fortunes, arbitrait les assortiments possibles. Car, dans ce monde où l'argent était maître, on ne devait se marier qu'entre personnes de même condition, et par condition il fallait entendre dot contre dot. Les dons de l'esprit, du cœur, de l'intelligence, la valeur morale entraient en seconde ligne seulement, dans les travaux d'approche.

C'est ce qui faisait bouillir ce brave Jean Varèze, qu'on se disputait dans les salons de Saint-Thierry, en raison de sa voix magnifique, au surplus ancien élève des Beaux-Arts, section de la sculpture. Jamais Mlle Baron n'avait pu capturer cet oiseau rebelle, ivre d'indépendance, ce presque bohème au parler franc, qui méprisait souverainement l'argent. Elle aurait désiré le marier avec la fille de l'épicier en gros, Marteau. Mais Jean Varèze, malicieux, avait répondu:

—Quand j'essayerai de lui faire comprendre mon enthousiasme pour un tout petit rayon de soleil venant caresser une simple feuille d'arbre, me comprendra-t-elle?

Mlle Baron n'avait pas insisté.

II

Le salon de Mlle Baron

Ce dimanche d'avril, le salon de Mlle Baron était comble. Cette fois, ce n'était pas exclusivement pour faire de la musique et pour danser qu'on était

monté rue du Mail. Comme ce lieu était l'endroit où se croisaient toutes les nouvelles, on venait se faire une opinion sur le nouveau curé, dont l'installation devait avoir lieu le dimanche suivant. Et les langues allaient leur train. Ainsi, c'était l'ancien vicaire Bienaimé qui revenait! Beaucoup de ces dames l'avaient connu; il leur paraissait insignifiant. Aussi, la décision de Mgr l'évêque était commentée assez défavorablement. Pour succéder à M. l'abbé Boyet, il eût fallu un homme d'envergure, pondéré, bienveillant, continuant la tradition qui avait fait de la paroisse un modèle de calme. Or, lorsque le vicaire Bienaimé avait quitté Saint-Thierry, il y avait bientôt six ans, il était parti avec la réputation d'un trouble-paroisse, voulant à toute force innover, alors que ses origines obscures auraient dû l'inciter à une grande discrétion. Sa famille, on la connaissait: son père avait été jardinier à Saint-Ferréol et ensuite employé à la "villa des Roses" que possédait M. de Bellecour, aux lisières de Saint-Thierry.

Mme Fleurance, qui avait fait une fortune rapide à Paris, dans le commerce des chaussures de luxe, femme plus que dévote, arbitrant avec un jugement sûr tous les cas religieux — du moins on le prétendait dans la société choisie dont elle était le pivot, — avait conservé un très mauvais souvenir du jeune vicaire. Il l'avait violemment reprise, disait-elle, malgré sa réputation de grande chrétienne, alors que, les yeux fermés, elle priait la Vierge, la main droite posée sur ses pieds, pour établir une communication plus étroite avec la Reine du ciel.

(à suivre)

Simple histoire...

(Suite de la page 16)

Heureux les hommes d'une seule tâche, leur vie durant!

x x x


L'heure viendra pourtant où l'abbé Malapert montera comme une flèche au paradis. Son premier soin sera sans doute d'y rechercher Simon Bauer, parmi la grande foule des Bienheureux. Et tous deux s'en iront, de concert, présenter une requête au Tout-Puissant.

—Père, dira le bon prêtre, je vous supplie humblement de protéger votre église du Moutier d'Ahun. Je vous le demande pour l'Auvergnat qui se prosterne là, devant vous: il ne sait guère parler, mais il vous fit, en son temps, solide et gracieuse besogne. Je vous le demande pour la Marie, la fille de la vieille Marie, la belle-mère de la petite Marie, qui vient d'agrandir son hôtel à l'intention de nos gentils pèlerins. Je vous le demande pour l'un des plus beaux pays de votre royaume terrestre, où l'on a encore grand besoin de Vous. Inspirez, s'il vous plaît, l'un de nos jeunes vicaires, simple et dévoué comme je l'ai moi-même tenté de l'être, pour qu'il aille solliciter de Monseigneur l'évêque de Limoges, sa nomination à la cure du Moutier d'Ahun, et pour qu'il y passe toute sa vie. Nous ne vous demandons rien de plus.

Le Père répondra certainement: "C'est accordé".

Et comme toujours, bien entendu, Sa Volonté sera faite.

® **LE SERGENT ROY**
DE LA
Police Montée
Par
ZANE GREY



L'ENQUETE DEVRA ATTENDRE! RASSEMBLEZ VOTRE GROUPE AVANT LA TEMPETE... ELLE DECLENCHE SUREMENT UNE AVALANCHE!

C'EST TROP VRAI! ALLONS VITE CHERCHER JEAN ET ROSE!



QUOIQUE UN DES SKIERS DU GROUPE AIT ETE ASSASSINE, ROY REALISE QU'ILS DOIVENT QUITTER LES LIEUX AVANT L'AVALANCHE!

QUELQU'UN VEUT ME PASSER LE BLAME! ILS SE SONT SERVIS DE MON FUSIL ET L'ONT LAISSE ICI! LE TESTAMENT DE MON ONCLE SERAIT LE MOTIF! QUE VAIS-JE FAIRE...?



AUM! D'APRES LA POSITION DU CORPS, LE COUP SERAIT PARTI DE LA-HAUT! J'AI LE TEMPS D'ALLER VOIR!



Produced by Stephen Slesinger, Inc.
Copyright 1953 by King Features Syndicate, Inc.
World rights reserved.

OH! LE SERGENT S'EN VIENT PAR ICI! TOUT POINTE VERS MOI... IL FAUT QUE JE DEGUERPISSE!



VITE, ROSE! LA POLICE MONTEE EST VENUE EN HELICOPTERE POUR NOUS CHERCHER! UNE AVALANCHE EST IMMINENTE!

ILS SONT VENUS A NOTRE SECOURS! REGARDEZ! ILS PARTENT!



Zane Grey
1-18



(Photo du National-Canadien)

EN ARRIVANT AU SOMMET DE LA "COTE 70", A SAINT-SAUVEUR.